

François J. Bonnet

Après la mort

Essai sur l'envers du présent

éditions de l'éclat
philosophie imaginaire

À l'anesthésie du vivant qui frappe déjà nos sociétés modernes, vient dorénavant s'ajouter une *amnésie* sournoise, effet d'une glorification de l'instant présent (digitalisé et immédiatement 'posté'), qui nous fait nous demander à partir de quand, désormais, peut-on dire que *nous sommes déjà morts*, alors que notre corps, décomposé en pixels, recomposé de mémoires artificielles, et bientôt même cryogénisé, doit répondre encore aux injonctions exclusives du présent, sans cesse *rebooté, reseté, reformaté*. L'aurait-on *retrouvée*, enfin, *l'éternité*? Ce leurre, parmi d'autres, profite aux dispositifs de pouvoir qui voient d'un œil mauvais les débrayages du cours du temps, les écarts et les lenteurs du devenir, les retours en arrière qui sont des avancées, d'une vie en profondeur, dans l'épaisseur du réel. Ce sont pourtant à ces débrayages, à ces écarts, à ces lenteurs qu'appelle *Après la mort*, portes ouvertes sur la vie.

François J. Bonnet (1981) est membre du Groupe de Recherches Musicales de l'Institut National de l'Audiovisuel (INA-GRM) depuis 2007. Il a publié *Les mots et les sons. Un archipel sonore* (L'éclat, 2012), et *L'infra-monde* (MF édition, 2015). Il est également compositeur et plasticien.

collection
« philosophie imaginaire »

Ceci est un Lyber

*(<http://www.lyber-eclat.net/lyber/lybertxt/html>)
déposé sur le site des éditions de l'éclat alors que la population
est confinée chez elle.*

*le livre est vendu 8 €
et est disponible dans « les meilleures librairies »
selon la formule consacrée*

DU MÊME AUTEUR

Les mots et les sons. Un archipel sonore

(préface de Peter Szendy)

Éditions de l'éclat, 2012

L'infra-monde

Éditions MF, coll. « Invention », 2015

François J. Bonnet

Après la mort

Essai sur l'envers du présent

Éditions de l'éclat

« Et aucune vie n'est jamais rassasiée de vivre en aucun présent, car elle est vie en tant qu'elle se continue, et elle se continue dans le futur en tant qu'elle manque de vie. Or, si elle *se possédait* ici et maintenant entièrement et ne manquait de rien, si rien ne l'attendait dans le futur, elle ne se continuerait pas : elle cesserait d'être en vie. »

Carlo Michelstaedter

I. Anesthésie, Amnésie

Doppelgänger

Je suis fini. Voilà peut-être la seule proposition que je puisse encore avancer, mais cela ne signifie peut-être plus exactement ce que cela a toujours signifié. La mort en quitte progressivement l'arrière-plan. Dire « je vais mourir », ou plus simplement « je suis mortel », n'est plus aussi simple, a perdu de son évidence. De telles propositions recèlent de moins en moins un caractère définitif. Bientôt, cela semble inévitable, les avancées biotechnologiques nous conduiront à reconsidérer radicalement la notion traditionnelle de mort. Elle perdra de son univocité. Déjà, les corps cryonisés de fortunés esquivés de mort mettent en germe un doute sur son irrévocabilité. Que dire d'elle si, un jour, ces corps de glace se lèvent et marchent à nouveau ? Une brèche s'ouvre, d'où s'écoule déjà un flot de questions : serons-nous morts une fois que tous nos organes, nos os, nos tissus, nos fluides auront été, un à un, remplacés, une fois que notre ancien organisme aura cédé place à un nouveau corps composite, rassemblé et remonté partie par partie ? Sera-t-on en droit de dire, une nouvelle fois régénéré, « je suis mort à plusieurs reprises » ? À partir de combien de duplications et d'altérations de notre ADN considérera-t-on

que le moi originel est mort pour céder place à un moi renouvelé, tel le bateau de Thésée, à la fois identique et différent? Serons-nous encore nous-mêmes lorsque notre cerveau et, à travers lui, l'ensemble de nos pensées et de nos souvenirs, sera modélisé, reproduit et chargé dans des mémoires informatiques, rendant ainsi notre corps obsolète? Nous n'en sommes pas là. Pas encore. Et pourtant, si l'immortalité reste un fantôme encore inatteignable, l'extension de la vie semble émerger avec tellement d'autorité qu'il sera bientôt impossible de définir le vivant à partir du seul reflet du miroir de la mort.

Pour autant, abandonner un discours anticipatoire qui fait de l'immortalité une échéance quasi certaine et assumer simplement notre statut d'êtres humains vivant en l'an 2017, et probablement déjà condamnés à s'éteindre, produit un résultat étrangement similaire: ça ne nous rend pas la mort. Celle-ci reste vague, confuse, spacieuse. Aussi, il n'est jamais possible de se constituer soi-même, de manière radicale, à travers sa propre mortalité. La mort, ou plus exactement *notre mort*, s'inscrit hors de notre champ d'expérience. Elle est, par là même, invérifiable. Or, on ne peut conforter son intuition d'être en vie « pour soi » qu'à partir de l'expérience même de sa propre existence. Alors, la seule proposition sur laquelle il semble possible de se fonder, *en tant qu'être existant*, est son propre caractère local. En effet, aucune des nombreuses tentatives d'établir génériquement ce qu'*est* un être vivant n'est parvenue à satisfaire pleinement. La reproductibilité, l'homéostasie et l'autoconservation sont généralement

convoquées comme invariant du vivant. Mais toutes ces fonctions n'ont de sens qu'*au sein* d'un organisme. L'intégrité d'un être vivant implique immédiatement sa circonscription à un espace. Un tel être ne peut donc s'établir sans une localité qui le forme et l'interface avec le monde extérieur.

Cette localité, cette limite spatiale, je l'appréhende à travers mon corps qui l'incarne et auquel, en fait, je me réduis. Cette limite de mon corps est d'ailleurs un secret que je restaure à chaque fois qu'il se révèle, que je replonge dans l'oubli pour laisser rayonner le rêve infini de mon existence. Pourtant, je dois me résoudre à ceci : ce dont j'ai d'abord conscience, en tant qu'être vivant, c'est effectivement de mes limites. Limite de la surface d'une peau qui me procure plaisir et souffrance. Limite de ma croissance, de ma mobilité, de ma portée. Limite de mes forces, de mes pouvoirs, de ma vitalité. Limite de mes sens.

Ce sont ces limites, ces frontières, qui nous constituent comme individus. Aussi, avoir conscience de soi, c'est peut-être tout simplement avoir conscience d'être fini, d'être une frontière entre un extérieur et un intérieur. Si la frontière cède, répandant mon sang ou ma substance grise, si mon être-fini s'ouvre en entier, se molécularise et se disperse dans l'extérieur, c'est l'ensemble de mon expérience du monde qui disparaît. « Je » disparaît. Sans cette frontière définissant un intérieur et un extérieur, il n'y aurait pas d'échange possible, pas d'interaction, pas de porosité. Tout serait déjà là, figé dans un espace indifférencié, infini et éternel.

Au contraire, le caractère fini de l'existence implique directement les possibilités, ou plutôt les *nécessités*, des devenirs et des relations. L'irréductibilité de mon être, c'est son caractère fini. Et c'est en tant qu'il est fini qu'il peut s'ouvrir aux devenirs. Circonscrire le temps et l'espace de son existence, c'est directement circuler, évoluer et se mobiliser à *l'extérieur et dans le temps*. En effet, n'étant pas omniprésent, n'étant pas éternel, je peux donc, ou plus exactement, *je ne peux que* devenir et me déplacer.

Cet être-fini, pôle irréductible de mon existence se superposant et s'assimilant à mon corps, évolue dans l'espace extérieur qu'est le monde. S'ensuit alors un interfaçage hypercomplexe où les sensations, les affects et les concepts s'agrègent, s'organisent, se hiérarchisent, s'échangent, se distribuent et se partagent avec les dieux, les créatures humaines et bestiales, les végétaux, mais également avec les innombrables *autres* inanimés, du caillou aux étoiles, en passant par l'objet technique.

L'expérience de vie se fonde donc principalement dans l'articulation entre l'être polaire, fini, et le monde multiple, potentiellement éternel et infini qui l'entoure et l'accueille. Infini et éternel ne doivent d'ailleurs pas se comprendre comme des déterminations mathématiques, spatiales ou temporelles. C'est bien plus, à travers ces termes, la dimension excédante du monde qui prévaut, son omniprésence, en tous points, dont on ne connaît ni les limites, ni la portée. L'éternel et l'infini sont donc ici convoqués comme des *indéfinis*. Ils s'opposent ainsi à l'être-fini, local, territorial, en tant qu'ils sont potentiellement hors-limite.

Sans ce couplage, articulant l'être ponctuel et l'étendue incommensurable, rien n'est possible. Il forme l'axe pivot autour duquel tout se déploie et tout résonne. Cela peut sonner comme une évidence, comme une observation liminaire que nous avons tous faite, la formalisant de façon plus ou moins nette, mais toujours utilisant ce couplage comme matrice initiale de notre rapport au monde. Pourtant, rien dans cette connexion n'est évident. D'ailleurs, et pour le dire simplement, ce couplage est toxique. Quelque chose suinte. L'interfaçage se déséquilibre sans cesse.

Il y a un dédoublement, une divergence entre deux forces vitales : celle, centripète, animant l'existence graduelle et unidirectionnelle de l'être-fini (c'est-à-dire, et encore à ce jour, de la naissance à la mort), et celle, centrifuge, alimentant les courants mondains multidirectionnels, trames de signes inscrivant l'individu dans un temps et un espace non fléchés qui le dépassent, qui l'excèdent. Ce dédoublement procède d'ailleurs plus d'un découplage entre deux devenir qui ne parviennent plus à s'articuler que de deux forces antagonistes qui s'affronteraient.

Mais il y a tout de même bien un déséquilibre dynamique, une force qui prend le pas sur l'autre et l'attire à elle, créant un mouvement dépressionnaire où l'être-fini, local, est aspiré par l'activité et les échanges du monde ouvert. Montrer les manifestations d'un tel dédoublement, son impact sur nos vies, définir sa toxicité et en déceler ses causes : tels sont les enjeux de ce texte. Aussi, pour mettre au jour un tel dédoublement, il faudra en révéler les effets.

Que se passe-t-il, ainsi, lorsque le couplage régissant l'existence des individus se déséquilibre, lorsque leur être-fini se disperse dans l'infini du monde ? À quoi correspond l'attraction qu'exerce le monde infini sur l'être-fini ? On peut, de manière préliminaire, rassembler tout un ensemble de comportements matérialisant une telle préséance autour d'une notion générique : celle de sacrifice. Le sacrifice doit s'appréhender ici comme moment propre de l'aspiration, moment où l'être-fini s'oublie ou se nie en tant que localité pour se fondre dans l'illimité de l'espace mondain et devenir, uniquement, un être-au-monde, c'est-à-dire un être parmi les autres, indifférent à lui-même.

Cette catégorie sacrificielle ne se réfère donc pas à l'activité de dépense rituelle, celle qui transfigure l'excès et la pure perte du don en un hommage aux divinités « solaires ». Elle ne renvoie pas non plus à un gage d'allégeance à Dieu, telle qu'elle est évoquée dans les épreuves endurées par Jephthé ou Abraham. Il s'agit plutôt ici d'une catégorie sacrificielle, radicale et autogène, où c'est soi-même que l'on met en péril. Le sacrifice, tel que convoqué ici, s'entend comme autocrifice, comme la destruction de soi au profit de tout autre. De prime abord, on peut considérer cet aspect comme étant l'exception. Il est, au contraire, la règle.

En effet, il y a d'innombrables degrés dans le sacrifice de soi, depuis l'abnégation jusqu'à sa propre mise à mort, en passant par toutes les nuances du renoncement. Se sacrifier, se *rendre sacré*, c'est terminer son être-fini au profit d'incidences s'épanouissant dans le monde infini. C'est devenir martyr en se faisant

exploser au nom de son dieu, c'est se faire soldat et offrir sa vie à sa patrie, c'est partir au feu pour tenter de sauver les vies d'inconnus au péril de la sienne. Mais c'est tout autant, de manière plus dissimulée, consumer son temps et se tuer à la tâche pour contribuer à l'expansion de l'entreprise qui nous engage, asservissant à long terme son propre devenir à celui d'une structure abstraite qui nous dépasse. Aussi, à chaque sacrifice s'exprime cette force dépressionnaire sur l'être-fini, lui contestant ses prérogatives.

Or, si la portée et la légitimité d'un sacrifice peut-être évaluée et discutée au sein du monde infini, l'anéantissement de l'être-fini est quant à lui invariablement inestimable. En me sacrifiant, je génère des effets sur un monde dont je n'ai aucune certitude radicale qu'il puisse me survivre, et qui perdra de toute manière toute consistance pour moi, qui ne sera plus. Ainsi s'opère une transaction proprement impossible. Se sacrifier, c'est ainsi agir de manière littéralement absurde, inaudible pour l'être-fini. C'est pourtant l'acte fondateur de nombreuses civilisations, c'est l'acte de foi radical.

Le sacrifice manifeste ainsi le stade achevé d'une disjonction entre deux devenirs et l'oubli total de l'un au profit de l'autre. La dissolution de l'être-fini ne correspond pour autant pas exactement à une destruction de l'individu, tant il est vrai que ce dernier sait s'épanouir en sa propre absence, simplement porté par les devenirs des autres. Mais, quand la disjonction est trop forte, quand l'être-fini s'efface, c'est son rapport au monde lui-même qui s'altère. Ce découplage, cet

écartèlement de l'individu entre l'être-fini qui le constitue et l'être-projeté dans un monde qui le définit, ne vient pas de nulle part. Il n'est pas issu de mouvements gravitationnels ou de forces telluriques arbitraires. Il est le résultat de dispositifs, le fruit d'idéologies convergentes, et si ces effets remontent à l'émergence des premières sociétés, s'ils ont toujours été contenus par les dispositifs religieux et l'invention de la transcendance, son quasi accomplissement et sa généralisation appartiennent quant à eux à l'histoire récente. Reste, alors, à déceler les mécanismes qui conduisent et entretiennent aujourd'hui un tel dédoublement.

Ne plus ressentir

De nombreuses tentatives ont été effectuées pour établir une symptomatologie de la société post-industrielle, notamment de sa dimension spectaculaire. À travers ces différentes approches, et en y étant paradoxalement rarement convoquée, semble émerger un phénomène embrassant un large spectre de comportements liés à la domination des immatériels (images, connaissances, informations) dans l'organisation sociale. Ce phénomène, c'est l'anesthésie. Et l'anesthésie n'est rien de moins qu'une autre façon de déceler le découplage tel qu'il vient d'être décrit, c'est-à-dire l'avènement d'une scission entre l'être-fini et l'être-projeté, l'être mondain.

L'être-fini, en tant que local, s'affirme en se confrontant à un espace-temps potentiellement infini

et éternel. L'être-projeté, lui, se définit au travers des interactions qu'il peut générer avec toute chose. L'anesthésie ne découle pas de la schize grandissante entre être-fini et être-projeté, mais y contribue. Elle n'est donc pas effet du découplage, mais constitue l'un des mécanismes pouvant y aboutir. Il est alors nécessaire de s'interroger sur ses conditions d'apparition et d'expansion ainsi que sur ses incidences directes.

Mais, avant toute chose, il faut examiner ce que cette anesthésie recouvre exactement. Elle n'est pas, ici, d'ordre purement physiologique, même si les inévitables modifications psychologiques qu'engendre le découplage ont effectivement des conséquences physiques directes. Aussi, l'anesthésie n'est pas simplement symbolique ou métaphorique. Elle décrit bien un déficit de sensations et une incapacité grandissante à ressentir.

À ce titre, on pourrait définir l'anesthésie, et son implication dans les systèmes réticulaires (les réseaux interhumains), comme un autisme renversé. Si l'autisme entrave l'individu dans sa compréhension des systèmes de communication, verbaux ou non, et dans son insertion et sa participation au sein des réseaux interrelationnels, tout en privilégiant un rapport pathique aux choses, c'est-à-dire mobilisant l'intuition et l'immédiateté, l'anesthésie, quant à elle, consacre la mise en discours, en échange et en réseau de ce qui est perçu, au détriment d'un rapport plus directement sensible ou, si l'on préfère, moins investi par une dimension signifiante, ou encore moins structuré par les signes qui l'environnent.

L'anesthésie des sociétés post-industrielles se traduit alors par une apathie face à ce qui ne peut pas être l'objet d'une transaction, symbolique ou non. En effet, l'évolution logique de la transfiguration de la valeur d'usage en valeur d'échange a été d'affecter non plus des marchandises, non plus des matières premières ou des objets tangibles, mais bien des connaissances, de l'information. Bien sûr, le savoir a toujours été utilisé comme avantage stratégique, comme instrument de domination. Bien sûr, il a toujours été convertible en richesse palpable (des trente deniers de Judas aux fortunes négociées dans le cadre de l'espionnage industriel, en passant par la vente d'informations personnelles collectées par les réseaux sociaux). Mais quelque chose de neuf se déploie à l'ère « informatique » : l'autonomisation du circuit économique de l'information qui a de moins en moins besoin de « redescendre » dans la sphère matérielle pour voir sa valeur appréciée, mais qui, au contraire, s'évalue sur *l'influence* et *l'emprise* qu'elle pourra exercer, que ce soit à travers l'audience, le trafic ou le « buzz » qu'elle génère.

Aussi, l'individu devient lui-même un agent participant à la circulation de l'information, parfois en tant que contributeur, mais principalement en tant que consommateur. Pris dans cette mise en usage du sensible (car l'information, avant d'être une « substance immatérielle » intelligible, est toujours vectorisée par un complexe sensible, c'est-à-dire un ensemble de perceptions dont on est témoin et qu'on rapporte), l'individu entretient un rapport d'indifférence grandissante

face au sensible qu'il ne sait, ne peut ou ne veut intégrer à la circulation des informations.

Toute une économie de l'information s'est mise en place, particulièrement ces cinquante dernières années, grâce à l'avènement des techniques de télécommunication. Tout un rapport face aux informations, qui est en fait un rapport au monde, s'est développé depuis, employant divers canaux, mais toujours sollicitant le même mécanisme, portant le même message caché.

La vision du monde publicitaire, par exemple, engageant chacun à être jeune pour toujours, ne révèle pas simplement un recours excessif à la logique mercatique utilisant le caractère séduisant de la jeunesse pour catalyser la consommation. Elle manifeste une préoccupation beaucoup plus générale des sociétés post-industrielles : la conjuration des limites et, avant toute autre chose, de cette limite ultime, pour quelque temps encore, qu'est la mort.

Toute société se forge autant autour de ce que l'on doit dire et montrer que de ce qu'il faut taire et dissimuler. La mort, en tant que matériau symbolique, demeure à ce titre un adversaire sérieux de la logique du monde infini, en tant qu'elle renvoie précisément à la condition terminale de chacun et convoque l'être-fini, affirmant ainsi le caractère inextricablement séparé des hommes.

Car derrière l'avènement de l'empire informatique se cache en fait un rêve secret de communauté. Certes, il ne peut s'agir que d'une communauté « d'éloignés à éloignés », mais, tout de même, d'une communauté où

chacun se trouverait amalgamé à la surface du monde dicible, en un plan indifférencié d'expression du monde hors de l'être.

Ce que la Société poursuit, c'est l'Éternité. Elle enrôle dans cette quête l'ensemble des hommes qui la compose, leur fait croire à l'illimité de leur existence, de leur pouvoir, ainsi qu'à leur perpétuelle jeunesse. La sublimation des corps jeunes, l'hygiénisme qui les enveloppe, leur préservation virginale, leur constitution en corps glorieux dans un monde en hyper-vitalité sont autant de flèches lancées vers un objectif commun : la mise en éternité symbolique du corps humain, c'est-à-dire son abstraction. Bien sûr, la jeunesse n'est pas réductible à une simple construction idéologique. Bien sûr, elle recouvre un état de vitalité qui est désirable. Mais précisément, la jeunesse, telle qu'elle est invoquée, n'engage jamais cette désirabilité. Son usage n'est en rien une invitation à en jouir. Elle est toujours une image détachée et, malgré sa convocation, toujours reportée à plus tard. Car, si la jeunesse implique l'éternité, il sera alors toujours temps d'en profiter une autre fois, c'est-à-dire jamais. La jeunesse, en tant que jeunesse, ne doit pas être consommée, elle ne peut pas être projetée dans l'assouvissement des désirs, car, alors, les corps jeunes s'oxyderaient, seraient corrompus et déjà, dans leurs chairs, se trouveraient offerts à une mort prochaine, bien que lointaine. Aussi, la jeunesse est-elle moins invoquée pour ce qu'elle peut offrir concrètement que pour ce qu'elle suggère : la mise à l'horizon lointain de la fin.

À ce titre, l'usage de la jeunesse dans l'entreprise de conjuration de la mort est particulièrement révélateur en ce qu'il participe d'une technique de diversion issue des processus anesthésiques. Cette diversion, c'est celle qui éloigne l'homme de sa condition terminale d'être-fini pour le transplanter dans un espace structuré par les signes, éternels et inorganiques, de l'être jeune rêvé, figure flottante et omniprésente dans l'empire des images.

On pourrait penser que l'anesthésie, en occultant le sensible, nie le monde et replie l'être sur lui-même rompant son interfaçage avec l'extérieur. En fait, c'est diamétralement l'inverse qui se passe : en soumettant le sensible à un crible ne retenant que ce qui fait signe et dont on peut faire commerce, on néglige le rapport pathique au monde et à soi-même, masqué par les images des sensations. C'est d'ailleurs pour cela que l'imagerie sensible liée à la jeunesse est-elle toujours aseptisée et si peu jouissive. Elle n'est destinée qu'à l'évocation du désir, de la jouissance, mais jamais à son actualisation. En ce sens, on peut dire que *l'anesthésie est un régime d'abstraction du sensible*. Elle correspond donc moins à une absence de sensation qu'à sa préformation par une grille de lecture signifiante qui va canaliser le sensible, l'encadrer et en permettre le commerce. Elle contribue ainsi à son conditionnement.

Ressentir devient alors de plus en plus complexe, se trouve de plus en plus soumis à des pressions structurantes et à des forces d'indifférenciation. Tout ce que voit, entend, ressent l'anesthésié fait signe et doit être

immédiatement investi dans un rapport mondain, sans quoi ce qui est perçu sera neutralisé et s'évaporerait aussitôt. Une telle anesthésie n'est donc pas issue d'une raréfaction du sensible. Elle n'est pas assimilable à une privation sensorielle. Elle manifeste plutôt une indifférence face au sensible. Et cette indifférence n'est elle-même pas du tout provoquée par une quelconque pénurie. Au contraire, elle est due à un excès de sollicitations.

Oublier

En effet, l'anesthésie ne survient pas à l'occasion d'un manque de sensations, mais au contraire par une saturation sensorielle qui rend ces mêmes sensations, *in fine*, toutes identiques. La conséquence directe du commerce du sensible a été sa multiplication, sa diffusion à grande échelle et son accumulation. Elle a débuté par la production de biens culturels et par l'élaboration conjuguée d'un art de masse – masse qui n'a d'ailleurs jamais été autre chose qu'une production fantasmatique et mercatique cherchant à opérer précisément une massification dont elle serait le fruit – pour aboutir à la mise en place d'un faisceau diversifié et continu de flux sensibles, dont la légitimité ne réside uniquement que dans le fait même de leur apparition, épousant ainsi parfaitement le paradigme spectaculaire : « ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît. » En tout lieu et à chaque instant, sont projetés des images et

des sons qui se présentent à nos yeux, à nos oreilles, les soumettant à une cadence toujours plus rapide, les captant, les captivant au travers des différents médias de communication. D'ailleurs, le phénomène de « spéciation » du sensible en fonction des différents médias porteurs est en train de se renverser, tant il est vrai que les biais médiatiques traditionnels (radio, télévision, presse) ainsi que l'accès aux biens culturels (musique, cinéma) tendent de plus en plus à fusionner autour d'un seul vecteur audiovisuel mondialisé : *Internet*. Cette hégémonie programmée est d'autant plus frappante que l'usage même du vocable *Internet* tend déjà à diminuer. Il est en effet de plus en plus rare de dire que l'on « va » sur *Internet* ou que l'on s'y connecte, étant toujours déjà là-bas, toujours déjà connecté et soumis aux sollicitations du flux ininterrompu.

Alors, l'anesthésie est moins liée aux qualités intrinsèques de ce qui est donné à ressentir qu'à l'absence de résonance des sensations. L'atrophie du sensible qu'est l'anesthésie s'origine en effet dans la difficulté croissante qu'ont les sensations, plus exactement les expériences sensorielles, à se déployer dans le temps, tant les moments d'attention des sujets percevant se réduisent de plus en plus, sont de plus en plus fugaces. Dans le flux sensitif continu des sociétés post-industrielles en réseau, une sensation chasse l'autre sans que la première ait eu l'occasion de « s'épanouir ». On s'en détourne immédiatement au profit d'une suivante qui sera elle-même, probablement, négligée pour une autre, et ainsi de suite. C'est ainsi que l'anesthésie

généralisée du monde contemporain est une forme d'amnésie, un retour au stade infantile ou un événement efface l'autre, sans qu'une dimension « épigénétique » puisse émerger, c'est-à-dire sans que l'on ait à être *conséquent* face à lui.

Indifférence et inconséquence se révèlent donc être les deux faces d'un même prisme fonctionnel où l'anesthésie s'origine dans l'amnésie, où l'apathie converge vers l'oubli. Le moteur amorçant une telle amnésie apparaît de plus en plus clairement à mesure que les flux sensibles s'accélèrent. Et cet emballement est principalement dû au dépassement progressif des contraintes techniques limitant les échanges du flux sensible dématérialisé, tant au niveau de son débit qu'au niveau de son stockage. Cette accélération est ainsi provoquée par un effet d'entraînement bien connu, où l'offre et l'accès modifient les comportements et génèrent de nouveaux besoins (stratégie dite de « technology-push »). Il est d'ailleurs frappant de constater que la génération née au début du vingt-et-unième siècle et ayant donc toujours vécu sous l'ère d'un accès généralisé et continu au flux sensible, développe des facultés assez poussées sur la gestion parallèle de couches d'informations apparaissant simultanément. Ces capacités ont en effet été extrêmement sollicitées et favorisées par l'approche « multi-tâche » des technologies computationnelles qui sont désormais au centre de tous les systèmes d'exploitation informatiques. Pour autant, à cette habileté nouvelle permettant de commuter d'un flux à l'autre, s'associe invariablement une difficulté croissante pour se res-

treindre à un flux unique et le suivre dans sa durée. Les multiples ramifications des courants sensibles génèrent une force de traction à laquelle il semble de plus en plus délicat de résister, à mesure qu'ils se densifient et s'accélèrent. À toute heure, en tout lieu, cherchent à se superposer les multiples couches d'un sensible libéré de ses contraintes physiques.

Une nouvelle étape, d'ailleurs, a été franchie récemment par l'industrie du cinéma. Chez Disney, on travaille désormais sur le concept de « second écran » destiné pour l'instant à la ressortie en salle de films anciens et dans l'optique de leur apporter une « plus-value », augmentant la simple expérience de la projection, qui n'est apparemment plus suffisante pour supplanter un visionnage domestique. Ce protocole du « second écran » nécessite le séquençage des longs-métrages existants, afin d'intégrer dans la narration des moments de « pauses » au cours desquelles sont proposés, dans le prolongement thématique du film, des jeux interactifs à l'aide de tablettes tactiles. Le fait que cette initiative soit prise par le géant de l'industrie du spectacle pour enfant est assez révélateur, en ce sens que, cherchant à s'adapter aux nouvelles habitudes de consommation/réception du sensible des plus jeunes générations, Disney participe activement à un changement radical du paradigme d'accès aux flux d'information, c'est-à-dire d'accès au sensible lui-même, induisant chez une nouvelle génération de consommateurs de nouveaux comportements face au sensible médiatisé, privilégiant l'action et l'interaction au détriment de l'imagination et de la rêverie. Nul

doute que Disney craint de « perdre » ses spectateurs, s'il ne les sollicite pas à la cadence à laquelle ils sont soumis le reste du temps, hors de la parenthèse qu'est devenu le visionnage d'un film.

Car l'accès au sensible est inextricablement lié au temps qui est alloué à son déploiement. Ainsi, la gestion du temps, ou plus exactement la *rhythmique* liée à la libération des sensibles qu'elle fabrique, est devenue un enjeu de premier ordre dans l'industrie culturelle. Aussi a-t-elle recours à des stratégies temporelles destinées à optimiser la diffusion de ses produits. Ces stratégies s'articulent principalement autour de deux vecteurs qui semblent, de prime abord, contradictoires, mais qui se révèlent, en fait, complémentaires : l'oubli et la répétition.

L'oubli est de plus en plus sollicité et sa mise en œuvre utilisée pour créer de la nouveauté. Relancer les dés, reconfigurer des situations connues de plus en plus vite, deviennent des tactiques de plus en plus prisées, car de plus en plus « jouables ». La logique du reset intervient désormais sans cesse, partout. Là encore, les industries du cinéma et des jeux vidéo font figure de postes d'observation avancés. Réécrivant sans cesse le même film, la même histoire, avec les mêmes personnages (mais pas les mêmes acteurs, bien qu'ils reprennent souvent les mêmes stéréotypes), l'industrie hollywoodienne semble avoir parfaitement intégré un nouveau filon : celui de l'oubli. La cadence impressionnante et de plus en plus serrée des *reboot* de films, principalement des *blockbusters*, et leur succès dans les salles de projection, l'illustrent implacable-

ment. Ainsi, à moindres frais et à moindre risque, Hollywood lance de nouvelles productions à partir d'anciennes qui ont fait leur preuve, mais que le public a déjà oubliées. Semble alors se profiler, à travers ces prémisses, une nouvelle ère : celle du bégaiement du sensible.

La répétition apparaît alors comme une stratégie complémentaire de l'oubli. L'oubli, d'une certaine manière, lui laisse le champ libre. La répétition, en plus d'être une technique de fascination bien connue (depuis le conditionnement pavlovien jusqu'aux slogans publicitaires, en passant par les tubes musicaux joués en boucle inlassablement), devient un outil de capture temporelle, en tant qu'il « réinstancie » plusieurs fois à l'identique la perception et la sollicite de manière univoque. Si la répétition sait être une matrice de différences, pour peu qu'une épaisseur, une durée, soit traversée entre deux occurrences identiques, faisant de l'instant de la réexposition le moment même du déploiement de la différence, la répétition amnésique, quant à elle, efface précisément toute possibilité de différence en tant qu'elle nie toute épaisseur entre les différents instants de sa réexposition. Pour l'amnésique, rien n'existe qui ne soit pris dans le cycle des répétitions.

Le rêve, à peine dissimulé, de ces stratégies combinées est en fait de réduire l'horizon sensible à un seul stimulus monopolistique et répété autant de fois que nécessaire avant que ne lui succède, le plus rapidement possible, un nouvel avatar qui possédera les mêmes qualités que le précédent. Ainsi, l'obsolescence pro-

grammée, utilisée à grande échelle dès le début du vingtième siècle et n'ayant cessé de se développer, depuis l'industrie automobile jusqu'aux batteries des matériels électroniques, en passant par les bas-nylon, s'applique également aux biens culturels, c'est-à-dire au sensible, opérant des cycles d'apparition-disparition de plus en plus courts jusqu'à l'étourdissement.

Là encore, il serait erroné de voir dans de telles pratiques et tendances, aboutissant à une indifférenciation quasi généralisée des sensations issues de ces modes d'appréhension, une cause première. La sur-sollicitation du sensorium humain, rendue possible par la technique et conduisant à une amnésie sensorielle n'est elle-même qu'une conséquence. La cause est ailleurs et ne s'inscrit qu'indirectement dans le rapport sensible aux choses. Ainsi, si l'oubli et la répétition sont devenus des fonctions sensorielles en tant que processus d'effacement et de réécriture des sensations, ils remplissent bien plus profondément une autre fonction au sein du dispositif d'appréhension du temps.

Répéter les choses et les oublier offre en effet une double vertu. Bien sûr, la répétition et l'oubli ventilent l'espace sensoriel, ménageant des espaces libres et une rythmique propre pour la consommation et la diffusion des biens culturels. Mais dans le même temps, et c'est sans doute cela qui rend le succès d'une telle entreprise possible, ils réaffirment, en nous étourdisant, en nous anesthésiant, un présent toujours identique, inaltérable. Ils contribuent au découplage. Ils participent ainsi de la projection de l'être dans un espace symbolique qui l'éloigne de la mort.

On l'a déjà dit, la mort recule. Les techniques de reconstruction corporelles ou de modélisation cérébrales avancent tous les jours, malgré des perspectives parfois hasardeuses. Certains anticipent déjà le moment où le corps sera restructurable, dessinant alors une nouvelle frontière entre ce qui vit et ce qui est mort. Ainsi, ce qui sera sauvegardé vivra, ce qui sera oublié mourra. Alors, l'être cryonisé, à admettre qu'on parvienne à le ressusciter, sera-t-il encore « en vie » si, revenant de la mort, il se révèle amnésique, ou aura-t-il cédé place à un nouvel être à inventer, telle une page blanche biologique ? Si de tels cas de figure apparaissent, alors l'oubli se subsistera à la mort, en prendra la fonction, fonction de réinvention des limites de l'être-fini, fonction de destruction de son existence perpétuelle et de la permanence de son intégrité. L'équivalence de la mort et de l'oubli aboutira alors à cette réalité paradoxale : en établissant l'oubli comme fonction primordiale de conjuration de la mort, on anticipe, on réalise cette équivalence. On fait du monde de l'oubli de la mort un monde équivalent, un monde de morts par l'oubli.

Ce qui apparaît ici de plus en plus nettement, c'est que l'amnésie vise à une autre finalité qu'elle-même. Ce qu'elle nous fait, plus que de simplement oublier, c'est de nous rendre de plus en plus *présents*. Et ce qu'il y a d'également paradoxal, en apparence, c'est qu'à cette présence accrue correspond un déficit dans l'intensité des expériences et correspond, en quelque sorte, à une *absence*. Dans une actualité toujours plus actuelle, tout vaut tout. Ainsi, l'anesthésie/amnésie

spectaculaire de l'ère post-industrielle est intimement liée à un domaine du présent, de l'actuel, toujours plus condensé, toujours plus instantané. Peut-être qu'à travers l'amnésie se met au jour une incapacité nouvelle à se détacher des objets présents, une impossibilité de percevoir autrement qu'à travers un rapport au monde hyper-actuel.

2. Perpétuité du présent

Tautologie

On connaît la tautologie parménidienne qui affirme que l'être *est* et que le non-être *n'est pas*. Cette affirmation est imparable. En énonçant le principe d'identité, elle jette les bases de la logique. Elle recèle d'ailleurs une profondeur que masque parfois l'évidence qui luit à sa surface. Cependant, notre expérience de vie contrarie à chaque instant cette doctrine, tant nous sommes continuellement traversés par et projetés vers des absences, des ailleurs et des inexistentances.

Une pensée de ce qui *est à l'instant*, affirmant à travers elle la réduction du réel à l'actuel, n'a cessé de se développer, coupant les ponts avec les pensées prérationalnelles, empreinte de superstition et qui faisaient du non-venu une puissance active quasi commensurable. Les traditions épicuriennes et hédonistes, établissant la jouissance comme point-pivot de l'existence, ont désigné l'instant présent comme moment par excellence de déploiement du bonheur.

La force d'Épicure a été d'entreprendre le désamorçage de l'infini en affirmant que les dieux n'avaient pas les yeux pointés sur nous et que la seule réalité de nos vies était terrestre. Le vivre-au-présent

devient alors le seul enjeu de toute existence. Il n'y a plus d'Hadès, de Champs-Élysées, de Tartare. Il n'y a plus d'Enfer ni de Paradis qui nous attendent de pied ferme, prêts à faire les comptes de notre vie passée et à nous engloutir dans une éternité de félicité ou de souffrances. La vie sur Terre n'est plus cette étape préliminaire de test, cette existence ordalique, dont la seule fin est le salut dans l'au-delà. Elle n'est plus le siège du péché et de la pénitence, cette « corruption de l'âme » (Nietzsche, *L'Antéchrist*, § 58). Expédiant le monde d'après la vie, Épicure fait du présent le moment total de l'existence, le seul où le bonheur est atteignable. On trouve d'ailleurs concentrées en une formule devenue célèbre, les jouissances promises à celui qui sait vivre au présent : *Carpe diem (quam minimum credula postero)* (« Cueille le jour présent sans te soucier du lendemain »).

Le *Carpe Diem* d'Horace, s'il s'inscrit dans la pensée hédoniste tournée vers la recherche du plaisir, est devenu un slogan toujours plus dévoyé. Illustrant à l'origine les principes épicuriens invitant à jouir du moment pour contrecarrer un futur incertain et une mort inéluctable, assumant, *in fine*, le caractère précaire de la vie, l'usage du *Carpe Diem* est devenu avec l'essor de la société de consommation une sorte de formule magique faisant de l'insouciance et de l'inconséquence les deux piliers de l'emballlement du présent, l'affirmant comme unique pôle de puissance et de désir.

Les préceptes épicuriens ont ainsi été pervertis, retournés contre eux-mêmes. L'immortalité, dont le

rejet par Épicure débouche précisément sur l'ouverture à la jouissance du moment présent, a été ré-invoquée par une logique de surinvestissement dans l'actuel qui permet de nier tout devenir, toute fin inexorable, la faculté de projection vers l'ailleurs étant perpétuellement brouillée par la présentation d'actualités. Là où Épicure fait de la mort, de son inéluctabilité et de son caractère terminal, l'argument majeur pour vivre et jouir du présent, l'idéologie post-industrielle utilise quant à elle les promesses de jouissance immédiate comme technique de diversion, cherchant à conjurer la mort, son inéluctabilité et son caractère terminal, dans une éternisation du moment présent.

L'invitation à profiter du présent n'est alors plus un engagement philosophique, une manière de conduire son expérience de vie dans le temps qui est donné. C'est bien plus une injonction sans cesse répétée ménageant le double objectif de conjurer notre fin et d'emballer notre pouvoir de consommation. Aussi, le culte de l'instant présent s'est-il instillé non plus seulement dans le champ idéologique, mais également dans la chaîne opératoire de la présentation des événements. Pour le dire autrement, l'instant présent est passé du statut de vecteur, de véhicule de pensée ataraxique conduisant au bonheur et à l'éloignement de la souffrance, à celui de générateur autonome d'événements coupés de tout développement et destinés à intensifier le présent.

L'accumulation toujours plus effrénée d'images et de sons participe précisément de cette intensification, visant à combler le vide d'un présent qui, toujours et à

tout moment, sombre dans le passé. Il faut en effet à chaque instant produire et pourvoir le monde d'un sensible inédit qui va se substituer au sensible déjà obsolète. Aussi, l'exaltation du présent comme promesse de jouissance n'est jamais vraiment destinée à s'actualiser, étant immédiatement rendue caduque par un nouvel arrivage de promesses sans cesse renouvelées. Les désirs, les envies, les besoins se réamorcent indéfiniment.

L'instant présent, tel qu'il est dessiné par notre société, n'est rien d'autre qu'une procédure d'oubli, qu'un catalyseur d'amnésie. Il autorise à ce titre la répétition qui, à son tour, par la présentation du nouveau, permet d'éloigner un peu plus le passé. L'écriture du présent, en forme de palimpseste, s'accélère, convoquant l'oubli de manière toujours plus fréquente. On disqualifie ce qui a été, ce qui est *has been*, au profit de ce qui *est*, en faisant peu de cas de ce qui sera. Autant l'époque moderne anticipait un présent dans l'avenir, transposait l'élan de l'actuel dans des accomplissements futurs, autant notre époque, post-industrielle, postmoderne, ne voit dans le futur qu'un pôle flou, indéterminé, présentant une nuée indistincte de signes et de promesses autant enviables que funestes. L'attitude *ad hoc*, face à l'avenir, est désormais la circonspection. L'enthousiasme n'y est plus.

L'individualisation a effrité les promesses du futur. L'avenir porte en effet les espoirs de la communauté, mais, dans le même temps, le désespoir de la fin inévitable pour chacun de ses individus. La communauté ne se forge ainsi plus autour d'un destin commun.

Toutes les promesses qui peuvent briller à la face de l'humanité, en général, voient leur reflet se ternir dans les yeux de celui qui sait déjà qu'il n'en sera pas. Les lendemains ne chantent plus pour les morts du futur.

Alors émerge le stade de la « vie tautologique », l'instant qui se consume sans cesse pour lui-même et pour soi, nous plongeant dans l'oubli perpétuel, saturés que nous sommes de présent. Un tel piétinement modifie en profondeur notre appréhension du cycle de présentation des événements. La répétition, l'oubli et le désintérêt immédiat pour ce qui vient d'être sont devenus constitutifs de notre expérience de vie.

Aussi, cette hébétude, cette amnésie généralisée, n'est pas simplement subie. Elle s'intègre aux dispositifs de pouvoir qui, apprenant vite, en tirent profit, relançant les dés, reconfigurant les « échiquiers politiques » à une fréquence toujours plus grande. La logique du *reboot*, du *reset*, intervient sans cesse. On se refait une réputation, on marche un peu dans le désert et on revient, neuf, renouvelé, providentiel. La sphère médiatique contribue elle aussi à une amnésie de plus en plus tenace, ou plus exactement à son acceptation. L'injonction à oublier, non pas exactement le passé mais *l'inactuel*, a porté ses fruits. Il faut oublier pour fluidifier le présent, pour accueillir les nouveaux discours, toujours identiques, pour introniser à nouveau telle personnalité, déjà de retour, bref, pour faire de la présentation du même, de la répétition, un moment inédit, immaculé.

La pensée, elle-même, s'est journalisée. Les « penseurs » d'aujourd'hui appartiennent au corps des jour-

nalistes. Ce sont eux qui sont désormais supposés donner du sens dans un flux indifférencié d'informations. Ce sont eux qui sont en charge de penser le réel, depuis que celui-ci s'est fondu dans l'actuel. Car ce qui rend le présent « présent », ce qui le confirme dans sa tautologie, c'est bien l'information, en tant que dispositif de présentation des événements. La consécration de l'ère de l'information, correspondant à une accélération et à une expansion de ses modalités d'accès, témoigne d'un resserrement du tressage du temps. Le présent est en effet d'autant plus densifié que les événements ne rencontrent plus d'inertie pour se déployer, pour être portés à la connaissance de chacun. Ils sont immédiatement effectifs, déjà communiqués et globalisés. Ils engendrent alors des réactions instantanées qui elles-mêmes générèrent de nouvelles répercussions, et ainsi de suite, *ad nauseam*. Les décisions, les réactions, les prises de position, les contre-attaques et les commentaires, face à tel ou tel événement, ne peuvent plus être reportés, retardés. L'attente est de moins en moins envisageable, de plus en plus insupportable.

L'injonction du présent prend alors la forme d'une sommation à être toujours sur le qui-vive, à être toujours en disponibilité et en mesure de réagir. L'injonction du présent est donc une intimation à interagir immédiatement avec lui, à se projeter soi-même dans un présent en perpétuel resserrement. Le rapport à l'instant réclame effectivement un fractionnement toujours plus court des *instants de présent*, moments où l'on est *actuellement*, grain irréductible de temps immédiat.

C'est que la vie tautologique agit comme un narcotique, anesthésiant en nous l'angoisse d'un futur qui verra notre fin en nous bombardant de « maintenant ». L'injonction du présent portée par des messages et slogans tautologiques dévoyés n'a pas d'autre rôle : repousser la fin de chacun au plus loin, à l'indéfini ou dans une inexistence. Il faut alors suspendre le temps, détacher des grappes d'instant toujours plus atomisés, en faire une multitude jetée en suspens et établir une trame d'éternité, qui, telle une gaze légère, masque aux yeux de tous la fuite inexorable du temps dans lequel s'inscrit notre être-fini. L'éternité est le présent sans ombre. Le présent immédiat toujours renouvelé, tautologique. Un temps statique ou rien ne peut arriver.

Synchronisation

Dans *Le Monde inversé*, roman de Christopher Priest, une étrange ville nommée « Terre » roule lentement sur des rails, poursuivant sans cesse un point mouvant appelé « Optimum ». Sur Terre, le temps se calcule en distance (« j'avais atteint l'âge de mille kilomètres » déclare le narrateur, en ouverture du texte). L'Optimum laisse derrière lui le passé, condamné à subir d'étranges distorsions spatiales. À l'avant, se trouve le futur dont on revient vieilli. Sans cesse, les initiés des guildes de Terre posent et enlèvent les rails sur laquelle la ville avance, tractée par des câbles et des poulies continuellement installés et

démantelés, toujours à la poursuite de ce point parfait et inatteignable.

L'Optimum figure l'hyper-présent. Point paradoxal qui se dédouble sans cesse : à la fois point le plus tangible, l'ici-et-maintenant radical, et point le plus fugace, irréel et insaisissable car toujours déjà ailleurs. Un tel point n'est pas du tout imaginaire ou symbolique. Si, à la différence du roman de Priest, il ne se déplace pas dans l'espace, il figure pourtant bien l'incrémentation inexorable d'état en état de toute chose. L'Optimum est ce présent réduit à l'instant, ce point que l'être-projeté pourchasse sans cesse. Ce que la société post-industrielle recherche effectivement, à travers l'obsession du présent, et à l'instar des citadins de « Terre », c'est d'être en permanence *synchronisé* avec le présent, d'être continuellement en phase avec le point optimal.

Aussi, la fascination perpétuelle qu'exerce l'instant devient un mode dominant de l'expérience du réel. Dominant, car il sollicite de manière toujours plus serrée, à mesure que le « grain » du présent (c'est-à-dire le point optimal) se réduit à un pur instant. L'hyper-présent, en tant que présent sans durée, se renouvelant sans arrêt, implique ainsi sa propre réexposition.

Là encore, le *reboot*, devenu caractéristique de l'industrie culturelle de ces quinze dernières années, est l'exemple manifeste de la domination de la double procédure d'oubli/répétition. Il ne s'agit en effet plus de faire suite, de continuer une histoire ou de la reprendre telle quelle. Il s'agit de la réécrire, à la fois différente et identique. Ce qui change, c'est la repré-

sentation de l'histoire elle-même qui se doit d'adopter l'apparence formelle la plus « actuelle », sorte de voile composite alliant performances techniques, tendances esthétiques et idéologies dominantes. Et cette actualité formelle n'a d'autre ambition que d'être transparente. Il s'agit en effet moins d'exhiber une modernité esthétique que d'éviter de paraître daté, c'est-à-dire de s'insérer dans une époque. La stratégie « cosmétique » du *reboot* ambitionne de redonner à l'objet qu'elle réinitialise une atemporalité, c'est-à-dire une absence d'inscription temporelle.

Ainsi, le *reboot* efface le passé, mais, en réécrivant toujours une autre histoire, qui est finalement toujours la même, il n'induit aucune anticipation. Il renvoie dos à dos nostalgie et futurisme, pour s'établir au plus près de l'instant radical, moment fondateur de l'hyper-présent. Ce qui se poursuit, à travers la logique du *reboot*, n'est rien d'autre que la synchronisation. Et toute synchronisation nécessite d'être continuellement vérifiée par des points de synchronisation. Elle doit sans cesse être confirmée.

À ce titre, le *reboot*, comme technique de remise à plat, de remise à zéro, participe de l'établissement synchrone du monde sensible. Il permet ainsi de lutter et d'exorciser la durée des choses, de la nier en quelque sorte. L'expérience du temps devient alors de moins en moins continue et de plus en plus discrétisée en événements instantanés, qui ne sont même plus des micro-époques. Le temps est séquencé en instants présents qui ne se succèdent plus, mais se substituent les uns aux autres, non plus, donc, dans un enchaînement

horizontal, mais dans un empilement vertical. Dans un monde de plus en plus dominé par les logiques du *reboot* – qui ne se cantonnent d’ailleurs plus aux biens culturels, mais qui s’étendent aux images (de marque) de tout ce qui peut produire de la valeur – l’instant devient un moment de vérification et de resynchronisation. Répéter, oublier, réinitialiser. Tels sont les trois phases du régime de l’hyper-présent, tourbillon d’instant en constante synchronisation qui vient redessiner notre rapport au réel en l’accélérant.

Le passant, marchant d’un pas incertain dans la rue, absorbé par son *smartphone*, les yeux rivés sur son écran, réduisant son champ de vision à cette simple surface lumineuse et manquant de se cogner, à chaque instant, à un poteau ou à une autre personne captivée elle aussi, n’est pas quelqu’un vivant dans un espace simulé, virtuel ou encore dans un univers irréel. Bien sûr, le monde l’entourant directement ne fait plus signe pour lui, pas plus que le cosmos ou les siècles auxquels sa vie prend part infime et qui se manifestent à travers toute chose, arbres, morceaux de ciel, architectures, parfums... Bien sûr, il ne sait même plus vraiment où il se trouve, pour peu que sa machine oublie de le renseigner. Bien sûr, il marchera sans plus remarquer personne et sans que personne ne le remarque non plus, en attendant un éventuel télescope. Pour autant, cet individu n’est pas « dans son monde » ou « hors du monde ». Au contraire, il est précisément « dans le monde », c’est-à-dire au plus près du réel, l’actualisant perpétuellement en le mettant à jour *via* sa synchronisation au Réseau. Ce qui « fait réel »,

pour lui, est moins le monde qui l'entoure immédiatement que l'échange ininterrompu de données et d'informations qu'il envoie et reçoit en s'interfaçant avec l'humanité.

Dans la vie synchronisée, l'être-projeté prend le pas sur l'être-fini. L'expérience de vie s'actualise, se réalise désormais plus par des flux de signes qu'aux travers d'expériences sensibles, issues du monde environnant. La participation au monde s'établit à travers le lien social, dans son sens le plus radical. Le rapport aux choses bascule petit à petit dans une insignifiance, annonçant l'anesthésie généralisée. Ainsi, le spectacle d'un coucher de soleil, par exemple, ne prendra toute sa valeur qu'une fois qu'il sera capturé par une photographie adressée à une communauté et accueillie par cette dernière.

Les rituels de synchronisation existent depuis toujours. Que ce soit lors de fêtes marquant le cycle des saisons ou des solstices, telles les Saturnales ou la fête de la Saint-Jean, lors de célébrations anniversaires ou de rituels de passage, l'expérience de vie est jalonnée d'événements et de repères temporels visant à inscrire l'individu dans un temps qui le dépasse et dont on fait expérience commune, engendrant alors une communauté proto-synchrone. C'est en effet la mise en commun de la conscience des temps passés et la conscience de partager un même présent qui fonde la possibilité de partage des expériences sensibles.

Mais le changement radical qui s'est opéré, depuis l'avènement des procédures informatiques à l'ère de la société du Réseau, c'est que la synchronisation est

devenue *permanente* et a perdu toute fonction rythmique. Au lieu de marquer et désigner des moments spécifiques dont la convocation (ou l'appel, si l'on veut suivre l'étymologie du mot « calendrier ») permet d'établir une contemporanéité entre les êtres, la synchronisation a démultiplié ses moments de vérification au point d'engendrer un flux synchrone ininterrompu.

Être informé, être « au courant », c'est être précisément synchronisé. C'est affirmer son appartenance à la communauté globale des humains. C'est être membre du Réseau Humain. Mais si le règne de l'actuel tend à réaliser le rêve inconscient d'une communauté synchrone, les flux de communication sont désormais moins destinés à partager des informations qu'à faire que chaque individu puisse se sentir constamment synchronisé. Pour le dire autrement, la synchronisation est devenue la forme achevée de la communication : une *communication sans objet*. L'objet unique, s'il doit en rester un, c'est le présent lui-même qui se trouve à chaque instant vérifié. Une seule communauté est alors possible, celle des confirmateurs du présent.

La communauté synchrone inscrit l'individu, l'être-fini, dans un destin plus grand, le projetant dans l'atemporalité et l'illimité de l'hyper-présent qui est précisément la confirmation du présent. Or, c'est en confirmant le présent qu'on atteste soi-même de sa *présence*. On existe, on vit dans un temps partagé, temps qui n'a pas de durée, se déclinant toujours au présent. Être synchronisé avec le reste du monde revient ainsi à se serrer les uns contre les autres dans

le noir du temps, dans ce point aveugle et éternel qu'est le présent.

L'hyper-présent synchronisé résout tout. Il conteste le caractère fini de l'individu en le projetant dans un présent qui se donne perpétuellement et qui le sollicite à chaque instant. Il le déporte ensuite en l'attachant à la communauté synchrone qui le dépasse et le prolonge indéfiniment.

La synchronisation est ainsi la raison et l'enjeu du découplage. L'être-fini ne peut être totalement synchronisé, car il est inscrit et conscrit à sa temporalité propre, biologique, pour ainsi dire. L'être-projeté, quant à lui, ne se destine plus qu'à vérifier, à chaque instant, l'instant présent. Le découplage se produit lorsque l'être-projeté asservit l'être-fini en cherchant à le synchroniser (c'est-à-dire, en lui refusant son rythme propre). L'être découplé paradigmatique peut ainsi prendre le visage de ce jeune Taïwanais qui ne survivra pas à quarante heures d'affilée passées à jouer en réseau dans un cyber-café. Plongé dans l'éternel présent, le jeune asiatique est parvenu, pour un temps, à outrepasser ses limites physiques, à faire taire l'être-fini qui le constitue, pour ne plus se réduire qu'à un être-projeté dans le monde synchrone.

Il faudrait, à ce stade, tracer l'histoire moderne de la communauté synchrone et de son évolution au gré des innovations techniques. Elle devrait probablement débiter avec la radio. Le dispositif radiophonique permet en effet à chacun de faire l'expérience de l'écoute d'un événement à l'état naissant, c'est-à-dire d'un événement qui se produit *maintenant* alors qu'il est *ailleurs*.

Avec la radio, l'expérience synchrone n'est plus une expérience liée à la simple co-présence. Elle devient autonome et mystérieuse.

Une telle histoire, après un passage intermédiaire par les dispositifs de *captation instantanée*, et notamment par le cinématographe, qui a permis l'intensification potentielle de tout instant comme moment décisif fixé à jamais sur la pellicule, se poursuivrait logiquement avec l'essor de la télévision en direct qui fait de l'image un vecteur encore plus puissant de l'expérience de l'instantané. Avec le direct télévisé s'initie en effet la fascination pour les flux d'images synchrones. À la pulsion scopique s'attache alors le désir d'immédiateté : les images *représentent* alors l'instant présent et le garantissent.

Cette courte histoire du monde synchrone s'achèverait, pour l'instant, et avant le règne supposé des « télépathes » – où l'homme « augmenté » sera constamment connecté sans avoir besoin d'interface extérieure –, par l'influence déterminante d'Internet sur les modes de vie des sociétés contemporaines, notamment depuis son association aux réseaux de téléphonie mobile, l'ouvrant ainsi à une accessibilité quasi permanente. Dans l'espace d'une génération, les modalités de synchronisation ont été bouleversées. Elles sont passées d'une synchronisation unidirectionnelle (de l'émetteur au récepteur) à un système multipolaire où l'ensemble des connexions sont autant de points de vérification de l'instant présent. La cadence ne s'accélère ainsi plus uniquement par une concurrence des canaux de diffusions qui veulent toujours

être au plus près de l'instant pour capter un maximum d'attention (comme c'est encore le cas dans le dernier avatar de la télévision en direct que sont les chaînes d'informations « en continu »), mais c'est l'attention face aux événements elle-même qui définit désormais l'obsolescence du présent et son besoin de réactualisation.

Ce besoin constant de « mise à jour » du présent ne se manifeste pas seulement à travers l'actualisation des flux de données, il envahit également le paysage sensible. Même si une telle distinction est de moins en moins pertinente (les données, elles-mêmes, peuvent bien, désormais, se matérialiser en objets sensibles, allant de la simple alerte sonore nous prévenant d'un rendez-vous jusqu'aux procédures complexes de visualisation de la surface terrestre), il existe bien un cadencement complémentaire qui survit à l'époque du Réseau sans s'y fondre encore complètement : la synchronisation du sensible à travers les biens culturels.

Que ce soit dans la mode, validant et invalidant le sensible actuel au travers de l'apparence vestimentaire, ou avec les derniers hits musicaux se remplaçant les uns les autres à l'identique, l'enjeu est moins d'exposer une vision du monde ou de défendre une esthétique que d'affirmer, à travers elles, son appartenance à l'actuel, au présent. S'attacher au moment présent, c'est s'assurer ainsi de ne pas être dépassé, de ne pas être abandonné, laissé derrière l'Optimum, promis à une disqualification et une disparition certaines. L'industrie culturelle ou encore le secteur de la mode ne sont en effet rien d'autre que des précurseurs participant de

la globalisation synchrone, ou plus exactement de la synchronisation sensible du monde contemporain.

Or cette synchronisation du sensible est précisément un mécanisme anesthésique dans ce sens que l'enjeu de la projection sensible (la manifestation du bien culturel) n'est plus l'expérience sensible elle-même, mais une expérience synchrone. Peu importe ce qu'on écoute, ce qu'on regarde, du moment que c'est actuel, nouveau. Le concept de nouveauté, d'ailleurs, n'embrasse plus, depuis longtemps, de caractère prospectif. Le nouveau n'est pas l'avant-garde. Il est le présent dans ce qu'il a de plus pur. La nouveauté est le moment où le présent n'est pas encore érodé par la durée.

La condition de l'actuel est ainsi la condition double de l'amnésie et de l'anesthésie. Rien n'y perdure. Seul compte l'Optimum, la mise au pas synchrone des expériences sensibles. L'anesthésie et l'amnésie dépendent d'un repliement du présent, d'un fonctionnement tautologique, d'un bégaiement, d'un oubli des enchaînements, d'une striure permanente des événements. Le présent devient un mécanisme lytique et une fonction de hachage, pulvérisant le monde en objets isolés, sans devenirs communs.

Le Péril

L'anesthésie réticulaire de l'ère post-industrielle est intimement liée à l'emprise du présent, à l'étreinte d'un actuel toujours plus condensé, toujours plus ins-

tantané. Or, une telle condensation, une telle accélération du présent à travers l'emballement de la présentation d'instant synchrones contribue à l'assomption d'une stase généralisée de l'actuel. Partout, ça devient visqueux. Ça coagule. Partout, ça se pétrifie à force de s'accélérer. La stase généralisée s'annonce et, avec elle, une indifférence face à ce qui advient.

Car, à dire vrai, rien n'advient plus. Rien n'a plus vraiment le temps d'advenir. Rien ne peut plus réellement se déployer dans une durée et s'ancrer dans le monde pour y faire sens. Car, si le présent possède encore une durée, l'hyper-présent, lui, n'en a plus. Il est pur actuel, pur instant. À l'ère de l'hyper-présent, rien n'arrive plus qui ne soit déjà désamorcé par l'événement qui le supplante immédiatement. Face à ce flot inexorable de moments avortés, d'instant se séparant les uns les autres en fragments toujours plus tenus, on se retrouve submergé. Mais cette submersion n'est pas simplement subie. Elle est aussi provoquée, entretenue, voire désirée par une adhésion implicite au projet amnésique de l'hyper-présent. L'oubli de soi passe en effet par un abandon face aux forces submersibles des flux de synchronisation. On cherche ainsi à se laisser dépasser par un temps micro-fragmenté qui nous fige, nous inscrit et nous recouvre dans un éternel présent. Et si la tendance générale des sociétés post-industrielles, sociétés de l'information triomphante, c'est de ne « plus avoir de temps », c'est moins parce que les choses vont de plus en plus vite que parce que le temps se dissout lui-même dans une multitude d'instant sans avenir, indé-

pendants et autonomes les uns des autres, seulement reliés par le seul fil, ténu, de l'actuel radical, de l'hyper-présent statique.

L'accélération de la fragmentation du temps n'est évidemment pas l'accélération du temps lui-même. Il y a toujours vingt-quatre heures dans une journée, sur Terre. Mais ces vingt-quatre heures sont fragmentées en une profusion d'instantanés qui sollicitent une attention complète avant de disparaître dans les limbes de l'oubli. Le hachage du temps et son bégaiement servent en effet à oublier et à conjurer, dans un simulacre, la fuite éperdue du temps nous conduisant inexorablement à notre limite, à notre fin.

Mais l'établissement de la stase n'est pas indolore. Nous sommes arrivés aux temps des sacrifices, depuis les innombrables cas de personnes en *burn out*, incapables de supporter le cadencement toujours plus serré de leur vie fragmentée, jusqu'aux morts des cybercafé, se donnant en offrande au Réseau à force d'avoir oublié leur être-fini au profit de leur être-projeté. On sacrifie en effet son temps de vie, en tant qu'être-fini, au temps communautaire que partagent les êtres-projetés, temps instantané et figé où les devenirs sont abolis.

La stase de l'hyper-présent met en place un temps qui nous excède, mais qui pourtant nous réduit – temps flottant d'un monde sans avenir et sans passé. La flèche du temps, pour ainsi dire, y est bannie. Or, si le temps possède une direction, ce n'est qu'en tant qu'elle peut s'appréhender seulement par les vivants, car cette direction ne s'actualise que dans leur finitude.

Mais l'hyper-présent, lui, retient, suspend, tant qu'il peut, le déploiement du temps pour en faire un temps mort. Et la toxicité de l'hyper-présent est précisément cette suspension des devenirs, cette extinction des résonances temporelles qui implique une négation du vivant lui-même.

Car il y a bien un épuisement de la vitalité face à l'impossibilité de suivre la cadence, une brûlure à force de devoir se synchroniser sans cesse, avec la dernière nouvelle, la dernière requête, le dernier ordre, le dernier contre-ordre, la dernière mode, la dernière musique, le dernier film, la dernière vedette. On l'a dit, ces éléments n'ont d'ailleurs aucune importance en eux-mêmes, ils sont simplement des codes, des mots de passe nous permettant de suivre le fil, d'accéder à la prochaine synchronisation. Une étape qu'on loupe, un maillon qui saute, et nous voilà à la traîne, obligé de redoubler d'effort pour rattraper l'Optimum, pour se resynchroniser. Le sens, le fond, les enjeux des éléments qui servent de points de synchronisation sont devenus, quant à eux, quasi nuls, afin que ces éléments n'aient plus rien d'autre à *dire* que leur caractère synchrone.

Pour que ces points de synchronisations puissent remplir leur fonction synchrone, il faut en effet qu'ils soient aisément identifiables. Aussi, les flux d'informations, d'images et de sons, s'ils ne portent plus *en eux-mêmes* de signification, doivent tout de même *faire signe*. Ils ont le rôle de déclencheur, mobilisant ce qui est déjà présent dans l'être-projeté. Les flux audiovisuels se réduisent ainsi peu à peu à un rôle d'activateurs de sens

déjà mémorisés. Alors, presque rien de réellement original, d'inédit ou d'innovant ne peut s'exprimer dans le spectacle de l'instant. Tout doit être déjà donné.

À travers la recherche de l'immédiat, de l'instantané et, à travers le besoin, pour la synchronisation, d'éléments simples pour coordonner le temps et le réduire de plus en plus, s'insinue une figure impériale maniant le sensible et le réduisant à la simple signalisation du présent. Le *reboot*, mentionné plus haut, n'est rien d'autre : recommencer, redire la même chose, optimiser la mise en phase entre l'être-projeté et la stase, globale et synchrone.

Il y a alors une incapacité de plus en plus tenace à se détacher des objets-instants, si parfaitement façonnés pour attirer notre attention. Il y a une impossibilité grandissante à voir autrement que par cette vision du monde hyper-actuelle, tautologique. La répétition et la simplification participent ainsi du triomphe d'un présent procédant par conservatisme et optimisation du sensible.

Une telle optimisation prend donc la forme d'une simplification des échanges signifiants à travers les vecteurs sensibles. Aussi, la standardisation des productions culturelles n'a pas d'autre mission. Il s'agit en effet moins, à travers elle, d'ériger de manière homogène une idéologie dominante que de réduire le sens à son strict minimum, à sa stricte fonction de reconnaissance et de synchronisation.

La simplification des échanges autorise également leur multiplication, provoquant ainsi un resserrement du maillage synchrone. L'avènement des logiques

multi-tâches est un nouvel avatar de cette stratégie impériale de réduction des procédures d'usage du sensible. La faculté à s'interfacer avec plusieurs choses à la fois et de commuter de l'une à l'autre de manière quasi simultanée s'est développée depuis une quinzaine d'années, à travers l'expansion de l'informatique. L'informatique, terme presque désuet dont on a oublié qu'il désignait à l'origine le concept de traitement automatique de l'information, est d'ailleurs devenu moins une technique spécifique aux calculateurs électroniques qu'une procédure d'interfaçage généralisée des individus avec le réel. L'impact d'un tel dispositif s'est rapidement développé jusqu'à atteindre un stade quasi hégémonique. La première génération des « natifs-numériques » a d'ailleurs totalement intégré la fractalisation de la temporalité et a, de fait, une expérience du temps déjà différente de la génération précédente qui a connu l'inertie des moyens de communication où l'on était la plupart du temps injoignable, c'est-à-dire désynchronisé.

Peut-être sommes-nous parvenus à l'époque du capitalisme temporel, où les instants sont raffinés, multipliés et accumulés pour être échangés dans des transactions simplifiées et synchrones au seul but d'entretenir la stase de l'hyper-présent et l'oubli structurel qu'elle génère. L'emprise du présent s'épanouit dans une actualisation synchrone incessante destinée à coller au plus près d'un réel rêvé et stable à force d'être toujours réinstancié. La dictature du présent contraint par son cadencement toute expérience, la forçant à s'exprimer dans l'instant même, lui refusant

le droit de pouvoir se déployer dans une durée. Elle la prive ainsi de tout devenir et de toute complexité.

L'expérience instantanée est en effet impossible à épuiser (c'est-à-dire à vivre) si elle n'est pas ponctionnée et projetée vers un devenir. Que ressentir, en effet, lorsque chaque instant s'autonomise, lorsque rien ne provient de et ne va nulle part, lorsque les perspectives et les horizons sont nuls ? Comment agir si tout se dérobe sans cesse, si tout est déjà caduc ?

Aussi, si la base du politique est le « partage du sensible », qu'advient-il quand le sensible est liquidé au profit du règne du présent, qui est pourtant précisément le temps du politique ? Si toute politique se fonde sur cette esthétique radicale qu'est le partage du sensible, alors l'avènement de l'hyper-présent a redessiné la carte des pouvoirs. L'industrie culturelle n'a cessé de s'affirmer comme pôle stratégique. En voulant établir un monopole sur le donné-à-entendre et le donné-à-voir, une emprise sur le sensible s'est établie, obéissant elle-même à la communauté synchrone, communauté niant la fin de toute chose à travers la sublimation du présent dans une stase éternelle toujours renouvelée. À travers l'hyper-présent et la réduction du sensible à sa fonction synchrone sont confisquées, petit à petit, les facultés de voir, d'entendre, ou plus exactement les facultés d'agir à partir de sa vision et à partir de son audition. Est donc confisquée la possibilité même d'une politique.

Un paradoxe se tapit dans l'époque où les flux d'informations s'intensifient et où il y a toujours plus à voir et à entendre. Tout évolue de plus en plus rapide-

ment et, pourtant, tout se fige dans une indistinction. Cette réalité paradoxale, c'est celle d'une société qui s'affirme comme toujours plus soucieuse de vivre le moment présent, mais qui fait du présent un temps mort, un état perpétuel se régénérant dans la capture du sensible et de sa mise en échange synchrone.

On l'a vu, la « mise à mort » du temps n'est pas une déréalisation. Il s'agit en effet moins d'un éloignement du réel qu'un éloignement des devenirs (à moins que le réel ne soit précisément cela, non pas un point fixe qui est ici et maintenant, mais l'articulation de ces points fixes, leur *mise en conséquence*). On l'a dit, la mort s'efface. Elle devient un horizon de plus en plus insaisissable. L'exercice du pouvoir ne s'appuie plus sur elle, ne la prononce plus comme sentence. Il l'a évacuée, préférant abandonner l'aura menaçante de la mort qu'il brandissait pour maintenir l'ordre, au profit d'une emprise plus directe sur la vie au travers du monopole du temps. L'entropie finale qu'engage la mort la dépasse elle-même. Elle n'est plus la limite ultime. Mais le désordre qu'elle figure, l'abolition de toute structure ainsi que la destruction et la fin de toute chose perdurent bien dans les promesses qu'elle-même est de moins en moins en mesure de tenir.

C'est face à cette terrible promesse entropique dissimulée au creux de l'être-fini que s'est élevée la communauté synchrone des êtres-projetés, célébrant le règne du temps statique, hyper séquencé, se répétant et s'oublissant sans cesse, simulant l'éternité conservatrice et protectrice d'un Optimum ou rien ne peut arriver.

Face au couplage tautologique de piétinement du

réel et d'amnésie généralisée, il devient urgent de réactiver non pas une pensée de l'objet, mais une pensée des devenirs. La toxicité du couplage liant les deux êtres, c'est précisément l'hyper-présent. Cette toxicité augmente à mesure que les échanges et la synchronisation dans le Réseau Humain s'accélèrent et s'intensifient. L'hyper-présent annule le présent. Le présent sans ombre est une éternité. Il est la perpétuité du présent.

3. L'étendue du temps

La conquête

On peut s'interroger sur le temps qui vient, sur l'étape d'après. Qu'y a-t-il *après* le présent? Nous avons franchi le mitan de la seconde décennie du vingt-et-unième siècle et les inerties perdurent encore. On le sait, il y a de moins en moins de zones d'incommunicabilité, de lieux qui ne sont pas synchronisés avec le Réseau Humain. Car celui-ci est en train de parachever son rêve d'épouser l'infini du monde. Pourtant, le Réseau ne couvre pas tout l'espace. Il faut encore du temps pour synchroniser nos appareils « connectés », l'interaction n'est pas toujours immédiate. Il y a encore des espaces asynchrones, ou tout du moins des respirations, des lieux intermédiaires où l'hyper-présent s'interrompt. Ce sont des espaces oubliés, des déserts, des jungles, des montagnes, des zones rurales, des abysses ou des steppes. Mais ces intervalles vides se réduisent, déjà atteints par la pan-synchronie satellitaire, et il y a peu de doutes qu'ils seront bientôt quasiment anéantis ou rendus négligeables. Alors, il convient de se demander quelle est la phase d'après l'accélération du présent. La Stase généralisée sera-t-elle en mesure de se maintenir, une fois qu'elle ne pourra plus vraiment accélérer? Ou devra-t-elle se mettre en marche, partir en guerre?

Déjà, le présent s'étend. Il mord au-delà de lui-même. L'empire du présent veut se saisir du passé. Il s'empare des événements afin que ceux-ci ne puissent plus disparaître. Ils sont stockés, emprisonnés à perpétuité dans des mémoires informatiques. Le stockage des données replie l'écoulement des expériences de vie sur une actualisation potentiellement éternelle. L'être du vingtième siècle, déjà, ne disparaît plus tout à fait. Des clichés peuvent témoigner de son aspect, des films et des bandes rendent compte de son allure ou de sa voix. Les hommes meurent, mais perdurent ainsi comme illusions. Quelque chose d'eux leur a survécu et s'inscrit désormais dans un temps pseudo-éternel qui est celui que l'humanité veut faire sien. Bientôt, cette même logique de sauvegarde viendra se saisir de la mémoire de chacun dans l'optique de la rendre actualisable, à chaque instant. L'hyper-présent détruira alors toute possibilité de disparaître pour se perpétuer et s'étendre inlassablement, achevant ainsi l'assimilation du réel par l'actuel.

Par ailleurs, la grande entreprise synchrone a retourné la devise désabusée du mouvement punk. *No Future*. Ce qui résonnait comme une défiance lancée à l'ordre et aux structures sociales est devenu un élément de leur consolidation. L'époque moderne était l'époque des projections. L'ère postmoderne est celle de la stase et des pétrifications. L'ère à venir s'annonce quant à elle comme celle du phagocytage temporel.

Le présent est chronophage. Il avale le temps comme Saturne dévore ses propres enfants, de peur d'être détrôné par l'un d'eux. À l'instantanéisation du

présent se superpose ainsi une volonté panactuelle, où tout ce qui se passe devra faire mémoire, c'est-à-dire devra se retenir, afin de pouvoir être réinvoqué à l'infini. Là encore, c'est contre l'inexorabilité du temps qui passe et, à travers lui, contre notre impuissance à perdurer, à demeurer et à transcender nos limites, que la logique de l'hyper-présent se dresse. Et c'est le refus d'une cette impuissance constitutive de notre être qui génère le besoin stérile de tout conserver, de tout ressasser. Ressasser, non pas pour vivre dans le passé et se complaire dans le souvenir de ce qui n'est plus, mais au contraire pour absorber les choses révolues et les digérer dans le présent.

Tout cela est une question de force d'attraction. Désormais, le passé se réactualise, le futur n'existe plus, ou plus exactement ne *parle* plus. Il ne reste que le présent qui se comporte comme un trou noir, il attire à lui l'être-projeté, entité mondaine captée par la communauté synchrone, se découplant de l'être-fini dont il est pourtant l'extension.

L'être découpé, contemporain, est absorbé par la communauté synchrone constituée par l'hyper-présent. L'être de demain, augmenté, hypermnésique et maudit, car incapable de ne plus se souvenir, abolira *in fine* l'oubli et le passé grâce aux mémoires externes qui se tisseront de manière toujours plus intime avec sa perception du réel. L'accès au passé sera une procédure qui ne mobilisera plus les distances, les durées, à tel point qu'un tel passé perdra sa fonction même de replier dans l'inexistence ce qui a été. L'être futur, être dont l'horizon d'apparition est encore incertain, mais qui est, dès

aujourd'hui, promis et appelé de leurs vœux par les transhumanismes, transcendera sa mort biologique pour se répandre dans les flux synchrones éternels.

L'éternité pour tous et la conjuration définitive de la mort, telle est en effet la destination rêvée de l'humanité. D'abord, et ce depuis la « nuit des temps », la négation de la mort s'est exprimée à travers le concept d'au-delà, présent presque invariablement dans toutes les cultures et s'appréhendant comme monde perpétuel où sont sauvegardées les âmes, libérées des contingences de l'enveloppe charnelle. Désormais, le déni de mort se déploie sur deux axes parallèles : le simulacre éternel par l'hyper-présentation du présent et le combat que livre la technologie contre les limites physiques et biologiques de l'être-fini.

D'ailleurs, les prophéties transhumanistes, tout en servant l'entreprise de déni de la mort, appartiennent curieusement à un paradigme déjà aboli, celui d'une modernité tournée vers l'extension infinie du progrès et des innovations scientifiques. Ce paradigme moderne de la Science comme discipline sans cesse en train d'être révisée, dépassée, ouvrant des champs insoupçonnés, inimaginables quelques décennies plus tôt et surpassant ses limites, ne rend plus compte du monde hyper-présent. Car l'horizon de l'humanité n'est plus celui, rêvé, de la permanence de son progrès et de son éternité. Peut-être l'humanité ne survivra-t-elle même pas aux effets de l'hégémonie que ce même paradigme aura connu pendant un siècle.

Qu'elle s'inscrive ou non dans un tel lignage, la mue de l'homme est déjà en cours. Et elle est hasar-

deuse, douloureuse et dangereuse. Hasardeuse, car l'hyper-présent est précisément le temps sans projection, le temps des conjectures impossibles. Aussi, est-il stérile de chercher à savoir s'il en restera là, ou combien de temps un tel simulacre fonctionnera, combien de temps les humains supporteront l'accélération de tout à travers la vie instantanée et pourront endurer une telle souffrance, aliénante, du découplage entre l'être-fini et l'être-projeté. Et c'est l'assomption d'un tel découplage qui présente un danger réel, dont on commence déjà à subir les conséquences. Car l'extraction de l'être hors de lui, la substitution corporelle, la contestation du caractère fini de l'individu ne sauront se développer sans une *simplification* de l'homme.

En effet, la grande entreprise de « mappage » ou de cartographie de l'homme a déjà commencé. Mais l'homme n'est pas un territoire aisément modélisable. Or, le cartographe, face à un territoire trop complexe, possède deux options. La première est de revoir sa méthode, de resserrer son analyse et de reprendre sa cartographie de manière à rendre justice à son modèle. La seconde est de travailler sur le modèle lui-même, de le réduire, de le simplifier pour qu'il finisse par devenir suffisamment grossier pour correspondre à sa représentation. C'est ce qui est en train de se passer, en ce moment, pour l'être humain, tombant dans la situation impossible d'être à la fois le cartographe et le terrain.

Tous se présente désormais à nous sous forme de choix simples, de cases qu'il s'agit de cocher, que cela concerne le sociotype dans lesquels on s'insère, du

patrimoine génétique dont on a hérité, du parti politique qui nous correspond le plus, sans oublier, bien sûr, les sollicitations incessantes du Réseau dont l'injonction est de savoir si l'on aime, ou si l'on n'aime pas, telle information, telle histoire, tel flux.

En simplifiant les requêtes, on simplifie mécaniquement les réponses. Et en réduisant l'expression des sentiments et sensations, on réduit les sensations et les sentiments eux-mêmes. Aussi, la réduction de l'homme à un modèle fonctionnel paramétrable présente la grande menace d'engendrer la réduction *de facto* de ses affects, de ses pensées, rendant son existence captive et réduite à ce qui est seulement communicable. Or, « on ne peut rendre entièrement en paroles même ses propres pensées ». Alors, comment pourrait-on les coder ?

À cette étendue autoritaire du présent dans la fuite du temps peut s'opposer une compréhension, ou plutôt une intuition du temps précisément comme étendue, comme paysage changeant, se révélant à mesure que l'on s'en approche ou au contraire disparaissant au loin en s'effaçant, tout en se révélant autre à chaque étape sensible de sa disparition, étape qui est à chaque fois une résonance, un souvenir, s'atténuant lentement jusqu'à l'oubli total correspondant à la disparition définitive de toute trace.

Car les choses et les personnes disparaissent encore. L'érosion poursuit son travail et sculpte la finitude des choses et des êtres. Nous refusons notre localité temporelle comme nous refusons notre localité spatiale. On veut être partout, tout le temps. On

cherche à se trouver dans un non-lieu et dans un non-temps. La Société rêve la permanence des choses. En rêvant la Stase, elle pense assurer son éternité. Mais ses agents sont finis, ils ont une existence locale. Les civilisations glissent, se modifient, se détruisent, disparaissent. Cette réalité a été éludée. L'empire du présent nous en a dissuadés. Il fait écran, interdit à l'articulation de fonctionner. L'Éternité réticulaire nie en effet ce que nous sommes fondamentalement : des êtres en devenir ayant une existence finie se séparant, à l'extrémité, les uns des autres.

Les fins du monde

Le destin antique privait les hommes d'une certaine liberté de leurs actes. Quoiqu'ils fassent, le *fatum* pouvait les rattraper, contrarier leur route. Bien sûr, ce mécanisme d'impuissance servait principalement d'organe de régulation et de contrôle. À l'ère des dieux et des oracles, il était convenu que des desseins dépassant les minuscules humains étaient en jeu. Et les jouets étaient précisément les hommes. Cela avait pourtant le mérite d'inscrire chacun des individus dans un monde plus grand, aux devenirs les excédant certes, mais les concernant tout de même *localement*.

À cette fatalité a été opposée l'individualisation complète de l'homme et de sa destinée à travers la notion de libre arbitre qui est rapidement devenue l'une des armes principales de l'arsenal dont dispose l'entreprise d'éloignement de la mort. L'omnipotence

de l'individu se traduit effectivement par sa liberté de choix et d'actes. À partir de là, *sky is the limit*, comme on dit. La conjuration de la mort passe par la conjuration de nos limites propres et par l'illusion synchrone qui, à travers la sollicitation permanente qu'elle déploie, induit le sentiment que tant que l'on est synchronisé, on garde la maîtrise de sa destinée, que *tout* est possible et que *rien* de mal ne pourra nous arriver.

L'hyper-présent est désormais parvenu à nous persuader de l'éternité *temporaire* de chacun. Nous sommes tous devenus éternels, jusqu'à ce que nous disparaissions. Nous sommes de moins en moins mourants. On passe de l'éternité à l'ombre sans transition, ou alors derrière le voile occultant des mouvoirs et du silence. La mort ne se donne plus comme incarnée. L'éloignement de l'être-fini, mortel, sa dissimulation, s'est en effet également manifesté au travers de l'évolution du rapport au corps dans notre société, toujours plus encline à l'administrer (depuis la gestion des maladies, des troubles psychologiques et des syndromes, jusqu'au contrôle de la pilosité ou encore au façonnage formel, grâce à la chirurgie esthétique, aux prothèses et aux tatouages). Une telle construction symbolique du corps le nie précisément dans sa précarité et dans son caractère éphémère qui lui sont pourtant constitutifs. À cela, on lui oppose l'hygiène, la santé, la jeunesse, c'est-à-dire une abstraction, une éternité. Le corps de l'homme est devenu un corps glorieux, extrait de toute contingence.

L'hyper-présent est un narcotique. Il conduit à l'oubli de soi. Il impose une vision du monde lacunaire où

l'instant et le quotidien font office de refuge, et où le piétinement et la répétition deviennent des rituels cherchant à exorciser la peur de disparaître, peur qui n'a jamais été aussi terrifiante que depuis qu'elle a été dissimulée.

La conjuration de la mort a longtemps été assumée par deux institutions, l'une sacrée, donnant accès à l'au-delà, l'autre, profane, prolongeant l'existence du défunt à travers sa descendance. Aussi, depuis toujours et encore aujourd'hui, on témoigne une grande importance à la logique dynastique, qu'elle s'applique à un empire, à une fortune, ou à une simple maison de vacances, en bord de mer. Chercher un réconfort dans la survivance d'un patrimoine et dans la jouissance de celui-ci par ses descendants est un leurre. Cela ne forgera aucune immortalité. Et quand bien même celle-ci doit s'apprécier d'un point de vue symbolique, à travers l'idée nébuleuse de postérité, elle ne règle en rien notre disparition encore inéluctable.

Autant les riches cryonisés évoqués au début de ce texte cherchent à conjurer leur destin concrètement, attendant patiemment leur réveil dans un sarcophage de glace. Autant agréger des richesses dans l'optique de les léguer paraît naïf et dérisoire. Nos enfants ne peuvent rien pour nous. Que mon patrimoine génétique puisse se transmettre ne signifie pas pour autant que je survive à mon propre anéantissement. Car ce patrimoine est lui-même voué à se fragmenter et à se terminer, d'une manière ou d'une autre. Il n'y a donc pas de descendance qui puisse conjurer ma fin. À ma fin, tout finit. Et si mon souvenir, mes idées, résonnent

encore, si je perdue encore un peu à travers eux dans ce monde, c'est presque rien. Car tout cela se dissipera aussi tôt ou tard, quand ceux qui m'ont connu et aimé auront disparu à leur tour, quand tout aura été détruit ou alors quand le Soleil orangé ne saura plus chauffer la Terre que l'humanité n'aura pas su quitter. Comme l'a écrit Proust, « la durée éternelle n'est pas plus promise aux œuvres qu'aux hommes ».

La synchronisation générale entretient par ailleurs une illusion forte de solidarité totale entre mon être-fini et le monde soumis à la communauté synchrone. Une telle solidarité produit une distorsion dans ma capacité à m'inscrire pleinement dans ce monde. Elle génère une croyance, une superstition, celle qui prend ma propre fin, c'est-à-dire la fin de mon monde ou de mon histoire, pour la fin du Monde et de l'Histoire. L'assimilation du devenir global, cosmique, à l'échelle réduite de nos vies est un signe fort de la domination de l'être-projeté sur l'être-fini.

Combien de faux prophètes ont parlé de fins du monde imminentes, ont invoqué la fin de l'Histoire, ont prédit des catastrophes et des cataclysmes imminents ? Combien ont cherché à inscrire la fin de toute chose dans la contemporanéité de leur temps de vie propre ? L'excentrement de soi et l'évasion synchrone de l'être-projeté, mondain, ont créé une confusion chez l'individu qui se fantasme désormais homme-monde. Bien sûr le monde peut finir, bien sûr un cataclysmes peut se déclencher. Mais la motivation de ceux qui invoquent de tels désastres doit plus se chercher dans ce complexe de l'homme-monde que dans des

analyses objectives. Jusqu'à présent, le monde est là. Bien sûr, il ne faut présager de rien si ce n'est que tout cela, tôt ou tard, se terminera inéluctablement.

« L'Histoire est toujours contemporaine » a dit Benedetto Croce. Elle considère le passé depuis l'œil du présent. À travers son exercice peut s'épanouir la prétention de pouvoir embrasser l'ensemble de la Terre depuis son simple regard. Mais notre « regard temporel » est excédé de toute part par les événements qui concourent aux évolutions des clades, des civilisations et des climats.

Croire en la fin de l'histoire ou en la fin prochaine du monde n'est pas moins illusoire que de croire pouvoir observer l'herbe pousser à l'œil nu. Les régimes temporels dans lesquels ces événements se déploient ne sont pas les mêmes que ceux de nos expériences de vies. Dire que l'on vit une époque décisive, c'est souvent chercher naïvement à s'inscrire dans une intemporalité, c'est-à-dire dans une immortalité. Le fait historique n'a lui-même qu'une fonction locale. Sa résonance est elle-même limitée, finie. Anticiper la fin de toute chose, c'est aussi ne plus se sentir seul face à sa propre mort.

Mais la peur de mourir n'est pas un sentiment personnel, c'est un fantasme global, une névrose généralisée. Elle se fonde bien sûr sur une donnée concrète, notre fin, à tous. La société synchrone a cherché à dissimuler la mort, l'expédiant dans l'ombre effrayante du néant. Nous n'avons jamais vraiment su faire face à la fin de soi et de toute chose. Nous n'avons jamais eu le courage de nier totalement le paradis, lieu providentiel où tout se résout de la meilleure des manières, sans

pour autant y souscrire vraiment, nous laissant avec l'impression inquiète que quelque chose n'est pas réglé. La représentation d'une fin ultime de toute chose a ainsi été poussée dans les limbes de l'existant. Un espace impossible lui a été ménagé, qui est l'espace de la terreur.

Une communauté se rêvant éternelle, instantanée et infinie est une communauté délirante. C'est précisément ce qu'est le Réseau synchrone. C'est la communauté synchrone, c'est-à-dire la mise en commun du temps présent, qui est la matrice de l'oubli de notre propre fin. Or, une telle organisation commune, prise dans un tel déni, est incapable de forger une politique qui réponde au besoin fondamental de l'homme. Ce besoin n'est pas celui d'être consolé de sa mort, mais tout au contraire d'être confirmé en tant que mortel.

En effet, face au monde des signes, monde abstrait et éternel de l'être-projeté, il est nécessaire de réaffirmer le monde sensible, circonscrit et limité dans lequel l'être-fini évolue et dans lequel il ne saurait se disperser. Car si l'être-fini peut être lui-même considéré comme une multitude, s'il est lui-même, en quelque sorte, un monde infini, composé d'un nombre incalculable d'éléments isolés et mis en relations, il réside pourtant en cette unité étrange qu'est l'individu. Je suis « qui » est fini. Je suis celui qui est fini, je suis le lieu-tenant d'une finitude.

Un couteau planté dans ma chair n'opère pas simplement un transfert d'énergie et un réagencement moléculaire entre des composés métalliques et des tissus organiques. C'est un couteau qui me fait souffrir et

qui répand *mon* sang. L'être-fini est une capture, une captivation d'un peu de matière ponctionnée au monde infini et déterminée par un devenir commun. Mais un individu ne saurait cependant se réduire à son être radical.

Il y a une articulation qui s'active à chaque instant de notre existence, entre notre propre devenir, qui est forcément précaire, et l'être social, culturel qui nous anime, qui définit la plus grande partie de nos actions, qui régit la plus grande part de nos affects et qui prend finalement le pas jusqu'à parfois se confondre avec notre existence même.

Mais voilà, l'être-projeté, entraîné par les forces synchrones, a désormais des fantômes impériaux. Il se veut éternel, omniprésent et omniscient. Il se comprend comme étant la transcendance de l'être-fini. Mais il n'en est rien. La douleur, la jouissance et la joie se ressentent toujours à travers un corps qui l'exprime d'une manière qu'aucun cartographe du Réseau ne saurait modéliser.

L'ombre du présent

Le régime statique encourage un mode d'être fasciné par les objets et leur apparition. Il est soumis à un emballement, essayant coûte que coûte de rester en phase avec les événements pour ne pas être écarté du monde, piégé, comme tout le reste, par l'hyperpuissance d'un actuel se revendiquant comme seul vecteur d'impact sur le réel. Mais la domination de la

Stase, l'instantanéité du présent n'est pas une fatalité. C'est une volonté – volonté certes diffuse et multi-forme, mais volonté tout de même. Aussi, elle peut être contrée. D'autres appréhensions du présent sont possibles, prêtes à lui contester son empire, prêtes à enrayer la mécanique implacable de l'actuel. Tout un réseau d'actions peut se déployer sur l'un et l'autre des versants de l'être dédoublé, activant une stratégie de contrecarre, une lutte s'initiant face au repliement de tout sur tout, face au triomphe de l'actuel et de la grande indistinction tautologique.

La modernité a fait du présent le moment de bourgeonnement des promesses du futur, *via* la doctrine du progrès. La postmodernité proposa une lecture démultipliée de l'instant, prise dans un faisceau de devenirs multi-signifiants, déjouant le « fléchage du temps ». Mais ici, maintenant, ce n'est plus vraiment ni l'un ni l'autre de ces paradigmes qui conduit notre expérience du monde. Il n'y a plus de réelle projection, plus de mise en perspective. Tout se décide, se déploie, à travers un hyper-présent qui ne révèle plus rien sinon lui-même. L'hyper-présent est l'épicentre d'une grande consommation, d'un grand bûcher. Mais le présent n'est pas l'hyper-présent. Il ne se réduit pas à l'instant. Il possède une durée propre qui est celle de sa résonance. Il est toujours nimbé de deux ombres opposées, projections provoquées par deux soleils, l'un futur, l'autre passé entre lesquels il se situe et auxquels il se réfère constamment.

Nous ne vivons pas *au* présent, encore moins *dans* l'instant, mais bien plutôt *à l'ombre du présent*. Le présent

est le nœud de l'expression et de l'expansion des résonances passées et futures. Il est l'espace temporel dans lequel le futur s'entrevoit, dans lequel le passé peut s'épanouir et ensemercer le monde contemporain, ce qui est tout l'inverse d'une logique d'actualisation du passé qui procède de son éviction hors de sa non-existence originelle (faut-il le rappeler ? Le passé *n'est plus*). Une telle logique est précisément une logique de mort, en tant qu'elle nie le vivant en lui refusant son caractère précaire, incertain et terminal. Elle nie le vivant en tant qu'il est voué à mourir et nier la composante mortelle du vivant revient à lui drainer toute son intensité, à en faire une surface lisse et froide comme un miroir.

Il y a alors tout un travail de transvaluation à opérer. Il faut retrouver l'épaisseur du réel et non plus seulement se contenter de sa surface, qui n'est qu'une surface d'inscription, un faisceau de données communicables et synchronisables. Il faut en opérer le dessablement. Il s'agit alors d'établir un rapport au monde résistant à la pression de l'hyper-présence, d'un rapport tourné tout autant vers l'actuel que vers les ailleurs qui en sont les résonances. Il faut réinstaurer la présence de la mort dans l'enchaînement de la vie, assumer le fait que nous sommes tous en voie de disparition.

Se vivre comme mortel, ce n'est précisément pas glorifier l'instant présent, comme le suggère l'interprétation hédoniste contemporaine. C'est au contraire convoquer sans cesse l'étendue de sa vie et la mettre en perspective à travers les époques, à tra-

vers les siècles. Et ce n'est pas pour autant la rendre insignifiante et la noyer dans un flux de devenir qui s'amoncellent en une vague scélérate, prête à tout engloutir dans un maelström indéfini. C'est au contraire tout ramener – l'enchaînement des événements, la grande Histoire, la géologie ou encore les bouleversements climatique – à des temps de vies limités, à des localités qui ont succédé à d'autres, déjà disparues, et qui en précéderont de nouvelles, pas encore là. C'est se dresser contre l'Éternité, contre la permanence des choses. C'est réenclencher une pensée qui ne vise pas seulement des objets et des états, mais également des flux, des processus et des stratégies. Une pensée des lointains, des choses qui meurent et qui naissent. Il faut ré-inscrire les objets dans leur devenir, assumer, en fait, qu'il n'y a pas plus d'objet qu'il n'y a de « système » solaire ou de nations. Il n'y a que des représentations fixées, conventionnellement et localement, de choses en devenir, de processus. Il faut ainsi assumer l'impermanence du monde et des êtres qui le peuplent.

Une telle pensée, portée par les devenir, se projette partout et en tout temps. Elle ne se restreint pas au passé et à ce qui n'est plus. Elle permet la prospective, la spéculation. Elle questionne l'histoire et les temps fossilisés, car elle a prise sur eux. Elle désinscrit l'être dédoublé de l'emprise du présent, tout en lui faisant assumer son temps de vie, sa finitude. Elle tend à restaurer la fertilité de l'articulation entre l'être-fini et l'être-projeté, s'opposant au nihilisme du présent et à son inconséquence. Elle désamorce ainsi une cer-

taine pensée de l'instant au profit de celle d'un monde en devenir, toujours tendu vers l'avant, l'après et l'ailleurs.

On ne nous a plus laissé vivre avec la nostalgie, la mélancolie et la peur de mourir. Elles ont été bannies de l'empire du présent. Pourtant, elles contribuent à révéler chez l'homme dédoublé les achoppements constitutifs de ce dédoublement. Car de tels sentiments liés aux devenirs sont les fonctions transverses pouvant seules articuler les temps asynchrones du politique et de l'existentiel.

La mélancolie, par exemple, est un sable mouvant dans lequel on s'enfonce, n'arrivant plus à croire au monde des réalités et à ne plus savoir quoi chercher dans le monde des fictions, ni quoi lui faire dire. Mais c'est aussi le signe d'une confrontation interne entre l'actuel et le potentiel, entre l'advenu et l'à-venir.

Sehnsucht, saudade, wanderlust, fernweh. Autant de mots étrangers qui désignent une appréhension des devenirs : la nostalgie, le vague à l'âme, la mélancolie, l'envie de voir le monde, le désir. Il faut redécouvrir une certaine idée du romantisme, la mettre en perspective face à notre monde post-industriel réticulaire. Il faut se donner le courage de ne plus nier la tristesse et l'exaltation d'être au monde, de se sentir minuscule et ponctuel face à l'immensité et l'éternité. Il faut confronter notre être-fini, les yeux grands ouverts, à l'immensité du monde, convoquer une pensée des ailleurs, des lointains.

À travers la mélancolie, le *sehnsucht*, le *fernweh*, le *wanderlust* se constitue un rapport au monde visant

autant les objets et les êtres que les absences, les projections et les fantômes. L'envie de voir le monde est d'abord un sentiment avant d'être une exhortation. C'est un appel des ailleurs, une force d'aspiration de l'inconnu. À ce titre, c'est un anti-tourisme. Le tourisme est la répétition du même rituel, toujours semblable mais répété *différemment*. Ce qui ne veut pas dire que c'est un rituel de la différence. Tout au contraire, c'est bien un rituel de l'identique qui nécessite une mise en œuvre différente pour pouvoir, par contraste, être accumulé et capitalisé, c'est-à-dire pour pouvoir venir grossir le rêve d'omniprésence de l'être mondain qui veut être partout, tout le temps.

L'expérience de l'immédiat, de l'ici et maintenant, ne devrait pourtant pas se dispenser des affects en devenirs, des ailleurs et des en-dehors qui nous traversent à chaque instant. Il existe un sillage perdu du monde réel, sillage regorgeant des ruines sur lesquelles le présent est bâti. Ce sillage, ces affects incertains, ces traces presque effacées, laissent pourtant transparaître l'envers du présent. Ce peut être la raison cachée d'une demeure, d'une rue, d'une loi.

Nous sommes sans cesse transpercés par plusieurs temps, par plusieurs lieux qui coexistent et s'entrelacent dans notre expérience du présent. Dire cela n'est pas nier le réel, ne revient pas à en faire une coquille vide de substance propre à son instant d'apparition. Mais cela revient à rétablir l'*irréel* (l'événement passé, à venir, ou qui aurait pu avoir lieu, celui qui, peut-être, a eu lieu ailleurs) comme élément *modulateur* d'un réel qui serait muet s'il n'était que pour lui-même.

Une telle modulation doit se comprendre comme fonction de décentrement. C'est une lutte contre l'attraction folle du présent. C'est le rappel de notre fin, des choses perdues, oubliées, des amours déçues, ou heureuses, mais révolues. C'est un plongeon dans un puits qui nous conduit à un processus de différenciation. La nostalgie a cette fonction, elle est l'expérience, parfois douloureuse, des devenirs. C'est l'expérience de ce qui n'est plus, de ce qu'on voudrait ramener à soi. Mais c'est aussi l'expérience de l'étendue, du sens et des distances, et c'est pour cela qu'elle est douce. Elle nous amène ailleurs. Et ailleurs n'existe presque plus. La synchronisation l'a détruit progressivement. Tout se conforme, tout s'harmonise car tout se synchronise.

La communauté synchrone nous dicte sa rythmique propre, qui est celle du vertige et de l'étourdissement par saturation d'instant présents. Mais la mise en commun du temps présent, *via* les systèmes globalisés d'échanges et d'informations et de leurs récepteurs, personnels et mobiles, omniprésents, ne désigne pour autant pas un groupe clairement déterminé. Un tel groupe ne saurait exister. Il n'y a, au final, jamais « *de* communauté mais seulement *de la* communauté ». Aussi l'impératif d'une synchronisation permanente universelle tombe d'elle-même. La mise en commun, le partage d'une espace de communication et de valeurs ne constitue alors plus un geste impérial, mais redevient un *moyen* d'expérience commune. Aussi peut-on lui substituer un espace commun asynchrone.

L'espace asynchrone de la communauté est celui du rééquilibrage entre l'être-projeté et l'être-fini.

C'est celui où le mouvement de fuite de l'un par rapport à l'autre s'arrête, ou tout de moins s'atténue. Concrètement, cet espace a toujours perduré, même s'il est désormais noyé dans les flux synchrones. C'est celui du partage autour de la naissance et de la mort, c'est celui de la mise en commun de la réalité de nos limites. C'est l'inertie des fuseaux horaires, des rythmes circadiens. Être asynchrone, c'est vivre dans l'inertie du réel, dans la latence entre deux moments d'actualisation. Mais cette latence n'est pas vaine ou stérile. Au contraire, elle est fertile, car elle ménage précisément le temps intermédiaire dans lequel se forment les devenirs.

L'espace asynchrone, est un espace multiple. C'est un ensemble de localités d'espace-temps isolées par définition, parcellaires et secrètes, dissimulées aux lois de l'instant. Ce sont des zones géographiques difficiles d'accès, comme on l'a dit, mais ce sont également des espaces humains, des laboratoires et des enclaves dont l'activité ne saurait se conditionner aux impératifs de l'hyper-présent. Ce sont des zones désynchronisées, zones qui ont leur *durée propre*. Des hétérotopies, ou plutôt, des *hétérochronies*.

Le temps est une dimension mouvante qui peut être à même de redistribuer ce qui est donné, de replier de l'inconnu sur du connu, de projeter de l'incertain sur de l'acquis. Le temps devient ainsi le vecteur à partir duquel se relancent les dés configurant et déterminant le réel. Il se tisse alors un rapport temporel complexe où, par exemple, le présent peut s'appréhender comme le passé du futur. « Ces constructions

surdimensionnées projettent déjà l'ombre de leur destruction », écrit Sebald dans *Austerlitz*, en prenant l'exemple du Palais de Justice de Bruxelles, « elles sont d'emblée conçues dans la perspective de leur future existence à l'état de ruines ». Sebald, en archiviste méthodique et patient, observe depuis le présent les tressaillements du monde passé et à venir. Chez lui, l'étrange, l'oublié et le rémanent transpercent le banal dans lequel, pourtant, ils frayent. L'appréhension de l'actuel, du quotidien, ne masque jamais cette conviction que le monde qui nous entoure est condamné à disparaître, qu'il est précaire, mais que l'on se tient également, ici, maintenant, sur de l'inexistant, comme si l'on se superposait en transparence à d'anciens mondes disparus. Aussi, rien ne peut réellement se prévoir et rien n'est donné pour toujours.

Cette conviction est l'exemple même d'une posture, sereine et inquiète à la fois, où la spéculation redéfinit notre rapport au monde, à l'instant présent, redéployant notre existence, non plus dans un Réseau de confirmation, de consolation de notre être-projeté, mais dans un lieu nu, battu par les vents de l'espace et du néant, encerclé par l'abîme.

Si un jour la mort n'est plus, il faudra toujours penser à travers nos propres limites. Et si un jour nous n'avons plus de limites, alors pourrions-nous prétendre à un type de société telle qu'est la nôtre, aujourd'hui. Elle sera compatible avec cette réalité. Mais pas avant. Émergera alors un monde conçu pour les nouveaux dieux que nous serons devenus, bâti comme une gigantesque Olympe, où rien d'autre ne pourra trom-

per l'ennui de l'Éternité que les complots, les délires de puissance et l'anéantissement des faibles et des opposants.

En attendant, il faut vivre à l'ombre du présent, qui est l'ombre de la mort.

Table

1. Anesthésie, Amnésie	7
<i>Doppelgänger</i> , 7 ; <i>Ne plus ressentir</i> , 14 ; <i>Oublier</i> , 20	
2. Perpétuité du présent	29
<i>Tautologie</i> , 29 ; <i>Synchronisation</i> , 35 ; <i>Le Péril</i> , 44	
3. L'étendue du temps.	53
<i>La conquête</i> , 53 ; <i>Les fins du monde</i> , 59 ; <i>L'ombre du présent</i> , 65	

